

## GUIDE PITTORESQUE

### DANS LE DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

#### VOYAGE TREIZIÈME.

**AUXERRE.** Chef-lieu du département de l'Yonne, à 168 kilomètres de Paris. Population, 15,119 habitants. Situé sur l'Yonne. Traversé par les routes impériales n° 6 de Paris à Chambéry, n° 65 de Neufchâteau à Bonny-sur-Loire, n° 77 de Nevers à Sedan, n° 9 d'Aizy à Montargis. Cette ville est divisée en 2 cantons, elle est le siège de la cour d'assises, fait partie de la 6<sup>e</sup> subdivision militaire et de la 8<sup>e</sup> conservation des forêts.

Pour tout ce qui concerne les différentes administrations et leur personnel, consulter les deux premières parties de l'Annuaire. On compte notamment dans cette ville plusieurs bons hôtels : l'hôtel du Léopard, l'hôtel de l'Épée, l'hôtel de la Fontaine, l'hôtel du Commerce, voitures publiques et messagers sur toutes les routes. Service de navigation sur l'Yonne, Seine et canaux. Chemin de fer d'embranchement se reliant à Laroche avec la grande ligne de Paris à Lyon. Le vignoble auxerrois est renommé, les côtes de la Chainette, Judas, Boivin, Migralne produisent des vins qui rivalisent avec les meilleurs crus de la haute Bourgogne.

La première chose que doivent toujours faire les voyageurs touristes, c'est de monter, tout d'abord, sur le sommet de l'édifice le plus élevé de la ville qu'ils veulent visiter.

Nous conduirons donc nos lecteurs sur la haute plate-forme de la grande tour de la cathédrale. De ce point, nous serons admirablement placés pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la ville tout entière et l'as-

pect des collines et des vallées environnantes.

Parvenus à la plate-forme, et après le premier moment d'éblouissement passé, il faut songer à s'orienter. L'église étant elle-même parfaitement orientée, rien n'est plus facile que de reconnaître la direction du midi et du nord, direction que suit à peu près le cours de l'Yonne, belle rivière dont nous devons avant tout dire quelques mots.

L'Yonne prend sa source à 12 kil. de Château-Chinon, petite ville du département de la Nièvre et située à 95 kil. d'Auxerre, au milieu des montagnes du Morvan, contrée boisée et pittoresque dont nous pouvons apercevoir, de notre observatoire, les premières ramifications, dans la direction du sud-est, entre deux hautes collines. Ces montagnes, qui ferment pour nous l'horizon, sont éloignées de 50 kil. environ et appartiennent au massif boisé qui sépare les vallées de la Cure et du Cousin entre Avallon et Vézelay, petite cité célèbre que nous cache la montagne de Vaux, sur le sommet de laquelle passe une grande voie romaine désignée dans les itinéraires antiques comme allant de Lyon à Boulogne-sur-Mer.

Nous reparlerons plus loin de cette route antique. Voir page 14.

Après avoir contourné la montagne de Vaux, l'Yonne, traversant de vastes prairies ombragées par de grands massifs d'arbres, s'avance presque en ligne directe vers la ville d'Auxerre. Mais avant d'arriver sous les murs de l'antique cité, l'Yonne vient longer de magnifiques prairies arrosées par un petit cours d'eau nommé ruisseau

de Vallan, et qui occupe une place importante dans les annales anciennes de la contrée.

Le ruisseau de Vallan prend sa source au fond d'une petite vallée dont nous pouvons suivre, du point élevé où nous sommes placés, une partie des ramifications creusées dans les hautes collines, un peu monotones de contours et de couleur, qui s'étendent vers le sud et le sud-ouest, et auxquelles se rattachent toutes les collines formant le versant gauche de la grande vallée de l'Yonne.

Mais avant de décrire l'ensemble du panorama qui se développe autour de nous, il est nécessaire d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le cours même du ruisseau de Vallan.

Dès une époque qui se perd dans la nuit des âges du monde, ce cours d'eau, alors bien plus abondant que de nos jours, a entraîné au milieu de l'Yonne des graviers qui en ont obstrué l'écoulement. Les eaux, forcées de se créer un passage, ont traversé dans diverses directions ces amoncellements de terres et de sables, d'où il résulte que la rivière, divisée en plusieurs branches, perdit en profondeur ce qu'elle gagnait en largeur apparente.

Durant une partie de l'année, ces mêmes bras devaient être presque à sec ou au moins présenter un gué ou passage facile à franchir.

Cette facilité, il n'en faut pas douter, de passer d'une rive à l'autre, motiva le campement et, plus près de nos époques historiques, l'installation définitive d'une agglomération d'habitants ayant quelque importance. Rien n'est plus probable que cette population primitive ne s'établît à peu de distance de la rive gauche de l'Yonne et près du ruisseau de Vallan, sur la pente et même le sommet d'un pli de terrain occupé actuellement par deux édifices considérables : la cathédrale et l'ancien évêché.

Indépendamment de l'Yonne et du cours d'eau de Vallan (dont les débordements durant la saison des pluies

ou les orages troublaient la limpidité), les premiers habitants d'Auxerre furent surtout attirés et arrêtés par la présence de plusieurs fontaines qui, aujourd'hui encore, n'ont point cessé d'être utiles aux quartiers de la ville basse : elles seront pour nous l'objet d'une courte visite.

Groupées aux abords de ces fontaines, les habitations, devenues nombreuses, formèrent une ville qui prit le nom d'Autric, d'après nos plus anciens historiens ecclésiastiques.

Les villes celtiques ou gauloises le plus rapprochées de la nôtre étaient Orléans, Sens et Troyes, et chacune de ces villes, situées sur les bords de larges rivières, s'étaient bâties vis-à-vis d'une ou plusieurs îles. Nous pouvons donc confirmer pour la vallée de l'Yonne une observation qui a été faite dans toutes les grandes vallées et sur le bord des fleuves. Ainsi, dans notre département et pour la vallée de l'Yonne spécialement, Auxerre, Villeneuve-sur-Yonne, Sens, Pont-sur-Yonne sont situés vis-à-vis d'une île. A l'égard de Joigny, on ne doit pas douter que les bas-fonds de l'Yonne ne fussent des îles autrefois, ou au moins un large passage à gué.

Revenons à Auxerre ou « Autric » et, de notre observatoire, élevé d'environ 92 mètres au-dessus du niveau moyen de l'Yonne au pont d'Auxerre, il nous sera facile de reconnaître, et en quelque sorte de reconstituer le passage primitif d'une rive à l'autre.

Suivons des yeux le cours de l'Yonne ; il nous guidera sûrement, parce que si les rives ont été rongées par le mouvement de l'eau, le parcours, dans son ensemble, est resté le même depuis l'époque de l'installation de la ville gauloise. bâtie, avons-nous dit déjà, en partie sur le pli de terrain que domine la cathédrale. Ce pli de terrain n'est élevé au-dessus de l'Yonne que de 24 mètres, mais si la pente du sol est assez douce du côté du midi, elle est fort rapide du côté du levant, c'est-à-dire sur le

versant aboutissant immédiatement à la rive gauche de l'Yonne.

A la base même de ce versant rapide, trois des fontaines dont nous avons parlé, celles de St-Pélerin, de St-Germain et celle d'Amour, appellation bizarre dont nous ne connaissons pas l'origine, prennent leur source. A dix pas de cette fontaine, enclavée maintenant dans un bassin de pierre de taille, existaient encore il y a moins de trente ans, des moulins nommés les GRANDS-MOULINS, et remplacés aujourd'hui par l'écluse d'un canal dont nous dirons quelques mots plus loin (page 55).

Or, selon nous, c'est là que dut être jeté le pont gaulois formé de grands troncs d'arbres renversés d'une rive à l'autre des quatre bras qui divisaient l'Yonne à cet endroit. Le quatrième bras, formant la rive droite de l'Yonne, n'existe plus qu'en partie au milieu d'une longue prairie bordant la rue de Saint-Marien-lès-Saint-Martin. De grands et beaux massifs d'arbres donnent à ces îles, vis-à-vis de la ville, un aspect très-pittoresque et dont tous les étrangers étaient frappés lorsqu'ils traversaient Auxerre ou plutôt qu'ils valaient le grand quai établi le long de la rive gauche de l'Yonne pour le passage de la route de Paris à Lyon.

Le pont gaulois fut successivement élargi et consolidé contre les crues de l'Yonne; il en résulta une sorte de barrage dont l'industrie, dès les temps les plus reculés du moyen âge, cherchait sans cesse à profiter en y établissant des moulins et des usines. A Auxerre, on remarque encore, vis-à-vis de l'emplacement des anciens Grands-Moulins, un autre moulin nommé Demi-Eau et dont la reconstruction récente a enlevé tout le caractère pittoresque.

Lorsque les Romains arrivèrent et s'établirent dans les Gaules, ils ne songèrent nullement à détruire la vieille ville gauloise pour la rebâtir selon leurs usages nationaux; ils durent se borner à niveler et occuper le penchant de la colline faisant face au midi et au sud-ouest et aboutissant à

la fertile vallée de Vallan, où il n'est pas douteux que de nombreuses et charmantes habitations ne furent construites au milieu de beaux et grands jardins arrosés par le cours, divisé en plusieurs branches, du ruisseau limpide dont les eaux, aujourd'hui encore, donnent aux vertes dépendances du faubourg de Saint-Martin tant de fraîcheur et de fertilité.

Du haut de la tour de la cathédrale, nous pouvons reconnaître, au sud et au sud-ouest, une partie de l'étendue et des anciens faubourgs de Saint-Martin et de Saint-Amatre. Notre Vue générale de la ville les laisse entrevoir sur la gauche, au milieu des arbres et sur le penchant de la colline, dont le point le plus élevé est occupé par la vieille église de Saint-Eusèbe.

Dès l'époque de l'occupation romaine, deux centres principaux d'habitations — l'un, le plus ancien, la ville gauloise, continuant à porter pour ses habitants le nom d'Autric; l'autre, le quartier neuf, la ville nouvelle, bâtie par les Romains retenus à Auxerre par la beauté de la situation aux abords de l'Yonne et du cours d'eau de Vallan, la salubrité de l'air, la fertilité du sol, enfin la douceur de la température de ce climat abrité des vents du nord, se trouvèrent juxtaposés et ne se confondirent jamais. L'ancienne ville d'Autric continua d'être habitée par les Gaulois, la nouvelle ville fut habitée par les Romains : ici le peuple conquérant, là le peuple conquis. Sur le sommet de la colline, la cité gauloise, sur le penchant de cette même colline, au midi, la ville romaine portant un nom particulier, mais dérivé du nom gaulois d'Autric, c'est-à-dire *AUTRESSIDURUM*, dénomination qui finit par absorber, à la suite de la conquête définitive des Gaules, le nom primitif, et de laquelle dérive à son tour, après une foule d'altérations, le nom actuel **AUXERRE**.

On ignore quelle était la forme et la distribution ordinaires des habita-

tions gauloises. Nous pensons qu'on s'est mépris en les représentant comme des huttes formées de terres, de pierrailles et de branchages, telles qu'on en voit encore à l'usage des charbonniers dans les grandes forêts.

Toutefois ces habitations n'ont point laissé de traces, même en Bretagne, tandis que les maisons romaines, c'est-à-dire construites suivant la méthode et les usages de Rome, ont pu, malgré les incendies et les dévastations de toute nature, laisser dans le sol des restes qui étonnent toujours par la beauté de leur décoration et la solidité de leur construction.

Quelques découvertes assez intéressantes ont été faites à Auxerre comme substructions romaines, mais il faut reconnaître que, jusqu'ici, on n'a pas retrouvé d'une manière certaine les fondations d'édifices importants ou de monuments publics.

Assurément il y eut à Auxerre, durant la longue période de l'occupation romaine, des édifices plus ou moins considérables, tels que des temples, des théâtres, peut-être même des arcs de triomphe, des aqueducs; cependant il ne subsiste pas de traces bien certaines, et, à plus forte raison, de ces belles et sévères ruines antiques qui font encore de la ville d'Autun une cité si curieuse à explorer.

Si on n'a pas encore trouvé à Auxerre des statues et des colonnes en marbres précieux, on a recueilli un assez grand nombre d'inscriptions votives ou funéraires reproduites dernièrement, dans des ouvrages justement estimés, en magnifiques caractères typographiques.

Par sa situation géographique, la cité d'Auxerre fut plutôt un lieu de passage que de temps d'arrêt. Située à peu de distance des grandes vallées de la Loire et de la Seine, elle-même bâtie dans la vallée importante de l'Yonne, la ville d'Auxerre vit passer sous ses murs, sans s'y arrêter, des routes qui traversaient la Gaule et dont les vestiges, encore bien ca-

ractérisés dans le département de l'Yonne, offrent un réel intérêt.

L'une de ces voies romaines, venant de Sens (Agendicum), longeait, à l'ouest, la cité auxerroise, et se prolongeait, par Ouanne et Entrains, sur Nevers et sur Bourges.

Une autre voie romaine plus importante encore, venant de Lyon, se rendait par Châlon-sur-Saône, Autun, Saulieu, Avallon, Auxerre, Troyes, etc., à Boulogne-sur-Mer. Cet itinéraire peut sembler bien extraordinaire entre Autun et Troyes par la position d'Auxerre. Mais c'était motivé par la nécessité de se rapprocher de l'importante cité sénonaise, de laquelle partaient un grand nombre de routes.

La grande chaussée antique de Lyon à Boulogne longeait le côté sud-est de la ville d'Auxerre et traversait l'Yonne à l'endroit même où s'éleva le pont du moyen âge qu'une restauration récente et intelligente a su conserver. Notre dessin laisse entrevoir ce pont au-delà du faubourg Saint-Gervais; nous aurons occasion de reparler de ce vieil édifice, à l'égard duquel d'intéressantes notices ont été publiées. Voir page 54.

Nous franchissons une longue période historique, durant laquelle s'accomplit la propagation de la religion chrétienne dans la Gaule, pour ne nous arrêter que vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'an 258 de l'ère chrétienne.

C'est à cette époque que l'on fixe généralement la venue à Auxerre de Saint-Pélerin, comme premier évêque d'Auxerre. L'auteur des Actes de sa vie dit que, lorsqu'il arriva dans notre ville, celle-ci n'était pas encore entourée d'une muraille fortifiée.

« Qui postea Autrici, loco qui tunc « temporis nectum murorum munitione cingebatur,... (Bibl. hist. de l'Yonne, page 123.)

D'après les recherches de plusieurs savants, ce fut vers la fin du troisième siècle et le commencement du siècle suivant que les populations

de la Gaule, devenues chrétiennes en partie, purent désormais se décider, sous l'appréhension terrible des invasions des barbares, à lémolir leurs temples et leurs grands édifices publics et aussi à détruire les tombeaux de leurs ancêtres, pour en employer les matériaux à construire de fortes murailles défensives autour de leurs villes.

C'est là un fait considérable et à l'égard duquel on a trop peu encore constaté l'influence qu'avait acquise, à cette époque, la religion chrétienne ; influence qui se manifesta à Auxerre sous l'épiscopat de saint Élierin dont les efforts ont dû contribuer puissamment, durant les quarante années de son séjour dans Auxerrois, efforts que les archéologues peuvent regretter beaucoup aujourd'hui, à faire renverser les monuments païens alors bien nombreux et dont les débris sculptés, ou enrichis d'inscriptions, servirent en bloc à la construction de la muraille d'enceinte.

L'étendue fort restreinte des vieux murs gallo-romains ne doit pas diminuer la valeur de leurs vestiges, bien ébranlés et amoindris par des remaniements successifs.

Si nous ne pouvons, à notre grand regret, conduire nos lecteurs d'une manière fructueuse, autour de l'enceinte gallo-romaine, nous indiquons au moins le périmètre de l'emplacement qu'elle occupait et les dimensions qu'on lui avait données. D'ailleurs, le plan que nous publions a été suivi d'une manière à peu près exacte le contour de cette enceinte indiquée par un large trait noir destiné à bien marquer la forme de la cité antique au centre de la ville actuelle. Hâtons-nous d'ajouter que, grâce aux soins de la Société des sciences historiques de l'Yonne, les objets les plus remarquables trouvés, soit dans les murs de la ville d'Auxerre, soit dans les environs, ont été soigneusement recueillis et déposés dans le Musée Bibliothèque. Voir page 51.

Lorsque la construction d'une mu-

raille d'enceinte fortifiée fut devenue urgente, on chercha naturellement quel emplacement, elle pouvait le mieux entourer et défendre. On choisit le sommet de la longue colline occupée en partie par la vieille ville gauloise. Cette colline s'abaissant brusquement vers la rive gauche de l'Yonne, s'abaissait également sur ses deux côtés les plus longs, au sud vers la vallée de Vallau, et au nord sur le versant d'une assez forte dépression de terrain. Le quadrilatère et aussi le plus petit côté de l'enceinte faisait face à l'ouest, et se trouvait de niveau avec le terrain environnant. Aussi n'est-il pas douteux qu'un fossé profond ne fut creusé de ce côté de la muraille, défendue par deux tours d'angles. Deux autres tours centrales, furent établies dans la courtine, à droite et à gauche d'une porte sur les fondations de laquelle on reconstruisit, au moyen-âge, l'arcade dite de l'HORLOGE et qui mérite d'appeler l'attention des archéologues. Voir page 48.

Ce petit côté de l'enceinte n'avait que 126 mètres de longueur. Les petites rues des FOURBISSEURS et des CORDELIERS se sont établies sur le sommet du terre-plein des fossés creusés en avant et à la base du mur antique. Ce fossé, tournant presque à angle droit au pied d'une grosse tour dite d'ORBANDEL, se réunissait à une vaste étendue d'eau, appelée ETANG DE SAINT-VIGILE (du nom d'une très-ancienne église située près de là) et qui remplissait le fond de la dépression de terrain dont nous avons parlé précédemment. Les limites de cet étang, dont le centre est occupé aujourd'hui par de nombreux et beaux jardins, aux épaisses charmilles et aux brillantes corbeilles de fleurs, sont indiquées par la longue rue du CHAMP et par celle des GRANDS JARDINS, toutes deux réunies par une petite rue nommée des TROIS-MARIES ; celle-ci formait à la limite de la partie plane du sol, une digue, chaussée ou barrage, destiné à maintenir à une

certaine élévation le niveau des eaux, lesquelles offraient par leur étendue et leur profondeur un puissant moyen de défense, aussi bien que d'utilité publique.

En jetant les yeux sur notre plan, on reconnaîtra une longue rue traversant du midi au nord le milieu de la ville actuelle, et faisant un détour, ou courbe assez prononcée, devant l'ancienne porte de l'Horloge. Ce détour est motivé par la forme arrondie que prenaient, de ce côté de la ville, les fossés antiques alimentés ou remplis d'eau par l'étang de Saint-Vigile.

Cette même rue, que nous avons un peu élargie et bordée d'une forte ligne ponctuée, est la grande voie romaine allant de Sens à Nevers ; elle portait les nombreuses dénominations suivantes le long de son parcours : Rues Saint-Siméon, de la Croix-de-Pierre, de la Cloche-Bleue, de la Draperie, des Belles-Filles, de la Monnaie et de l'Hôpital.

Si le côté nord de l'enceinte présente une longueur de 402 mètres, le côté sud n'a que celle de 356 mètres et se termine à une tourelle dite de SAINT-PANCRACE, laquelle n'offre plus aucun caractère d'antiquité sous un crépis tout neuf.

La rue sous-murs longe à une certaine distance la muraille antique bâtie sur la ligne de fait de l'escarpement de ce côté de la colline. Deux autres rues, celles des BOUCHERIES et des AULX, ou des Eaux, car elle touche à la rue des Neiges, et à celle de Fromenteau, bordent la muraille d'enceinte ; une entrée faite durant le moyen-âge conduisait à la vallée ou plutôt au pont d'Yonne.

Nous ne pensons pas que cette ouverture, désignée durant le moyen-âge sous le nom de porte Féchelle ou Fécaut, date de la construction gallo-romaine, ou alors ce n'était qu'une étroite poterne, nommée porte des Bains, qui fut agrandie postérieurement. Le peu d'étendue de l'enceinte romaine, doit nous rap-

pelons ici les dimensions : côté nord, 402 mètres ; côté ouest, 126 mètres ; côté sud, 356 mètres ; côté est, 198 mètres ; ne nécessitait nullement, repoussait même au contraire, un trop grand nombre d'ouvertures. Mais vers le XI<sup>e</sup> siècle, la population s'étant augmentée, on « éventa » la muraille pour établir une communication directe et fort suivie entre le quartier-bas et le quartier-haut. Cette rue, toujours très-fréquentée, offre un aspect fort pittoresque. Voir page 54.

Selon nous toujours, il n'y eut qu'une porte principale établie dans la muraille de l'ouest ; une seconde porte, ou seulement poterne, dans celle de l'est, longeant la rive de l'Yonne, aboutissait directement à la fontaine dite d'Amour et aussi à l'ancien pont gaulois réduit, nous le supposons, à l'état de digue ou barrage, destiné à maintenir aux abords de ce côté de la cité romaine une certaine profondeur d'eau.

Depuis la construction des grands chemins dans la Gaule, un pont nouveau avait dû être construit (en avant de l'ancien pont gaulois) pour le passage de la grande voie de Lyon à Boulogne-sur-Mer.

On reconnaîtra en mesurant les dimensions restreintes des murs gallo-romains d'Auxerre que ce ne fut jamais là l'enceinte d'une ville, mais seulement un lieu fortifié destiné à pouvoir servir de refuge durant un certain temps à la population résidant habituellement en dehors de cette muraille et notamment dans la fertile vallée arrosée par le cours d'eau de Vallan.

L'enceinte fortifiée d'Orléans, bâtie à la même époque que la nôtre, dans des conditions semblables, offre une forme presque carrée mesurant en moyenne 570 mètres de longueur sur 480 de largeur, appuyée comme la nôtre également, à la rive droite de la Loire vers le centre de la ville et n'occupant environ que la sixième partie de la surface de la ville ac-

nelle, et présente une grande analogie avec celle d'Auxerre.

A Orléans, de même encore qu'à Auxerre et aussi dans un grand nombre de villes, l'église principale, la cathédrale, est bâtie en dedans de l'enceinte antique et non en dehors. Nos premiers évêques ont invariablement cherché à construire leur église épiscopale hors des atteintes toujours redoutées des invasions.

Aussi l'abbé Lebeuf dit-il, en propres termes dans son « Histoire d'Auxerre » que saint Amatre, v<sup>e</sup> évêque d'Auxerre, voyant que l'église consacrée du temps de Saint-Pélerin, ne pouvait plus contenir le nombre des fidèles « trouva le moyen de se faire céder un grand corps de logis « situé dans l'enceinte de la nouvelle « cité. » (Vers l'an 386.)

Les quartiers de la ville restés en dehors du mur d'enceinte romain subirent de longues et cruelles vicissitudes durant les invasions et les guerres. Incendiés et rebâti à diverses époques, on sentit enfin la nécessité de défendre contre des attaques sans cesse renaissantes les populations qui, peu à peu, avaient abandonné le fond de la vallée pour se grouper aux abords de la cité fortifiée, et constituer par cela même l'agglomération actuelle des habitations.

Vers l'an 1170, il fallut refaire en faveur de la population d'Auxerre « moyen âge » ce qu'on avait fait près de neuf siècles auparavant pour Auxerre « gallo-romain » c'est-à-dire une longue et forte muraille d'enceinte défendue par des tours nombreuses et des fossés larges et profonds. De même que la première fois on appuya la nouvelle muraille à la rive gauche de l'Yonne en enfermant par un large demi-cercle, au nord l'abbaye de Saint-Germain, à l'ouest l'abbaye de Saint-Eusèbe, au sud l'abbaye de Saint-Pierre en vallée et enfin plus au sud encore la tête du pont construit par les romains.

Du point élevé où nous sommes restés, les yeux peuvent très facile-

ment suivre le contour de l'enceinte construite au xii<sup>e</sup> siècle. Une large et haute enceinte de verdure dessine d'une manière fixe la forme actuelle de la ville, tracée sur un sol ondulé, montant se réunir au versant d'une longue colline au sommet de laquelle une tour ronde, ancien moulin à vent de Saint-Georges, s'élève isolément.

La tour de Saint-Georges, éloignée de 2,800 mètres en ligne directe, à vol d'oiseau, est élevée de 112 mètres au-dessus du niveau moyen de l'Yonne au pont d'Auxerre. Nous conduirons nos lecteurs à cette tour d'où la vue s'étend sur un vaste panorama. Voir page 35.

A l'aide du plan que nous publions, il sera facile de reconnaître la situation de tous les édifices religieux, civils et militaires de la ville. Parmi eux, nous signalons dans la direction du nord-ouest et le long de l'ancienne grande route de Paris : à gauche, le PÉNITENTIER ou prison cellulaire. V. p. 54. A droite, l'ASILE DES ALIÉNÉS. V. p. 46. Plus à droite et plus près de nous la haute tour de l'ABBAYE SAINT-GERMAIN et les vastes constructions qui en dépendent. Voir p. 55. Au-delà, sur la rive gauche de l'Yonne, on remarque l'Ocrerie importante, de la Tournelle, ainsi que d'autres usines.

Au sud : l'église de SAINT-PIERRE en vallée, voir p. 42. Plus à droite, le PALAIS DE JUSTICE, la TOUR DE L'HORLOGE, (voir p. 48-53) et au delà sur le point culminant de la ville l'église de SAINT-EUSÈBE. Voir p. 32.

Nous allons conduire nos lecteurs dans tous ces monuments et, chemin faisant, nous aurons l'occasion de leur en signaler d'autres de moindre importance, mais pourtant dignes d'intérêt.

Nous ne pouvons mieux commencer notre « course » archéologique qu'en décrivant le plus considérable et en même temps le plus imposant édifice religieux d'Auxerre, la CATHÉDRALE.

**SAINT-ETIENNE.** (ÉGLISE CATHÉDRALE DE) située sur la place Saint-Etienne. Cette place, large de 40 m. environ sur 75 de longueur, s'étend un peu obliquement en avant de la façade principale de la cathédrale. De l'un des angles de cette place, qui fut jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle ombragée par une double rangée d'ornes séculaires, près de la rue NOTRE-DAME, on est convenablement placé pour juger de l'ensemble de l'une des plus belles églises de France, bien qu'on puisse remarquer ici une certaine lourdeur de construction à peine dissimulée par de longues et nombreuses arcatures ogivales formant plusieurs étages de niches destinées à recevoir des statues colossales au nombre de cinquante à peu près.

Deux tours énormes ne laissant entre elles qu'un étroit espace de neuf mètres devaient s'élever parallèlement et former la façade qui a 50 mètres de largeur. La tour de gauche, relativement au spectateur, a été seule édifiée. Elle a, d'après les mesures de hauteur indiquées par le nivellement des officiers d'état-major, 68 mètres de hauteur absolue depuis le niveau du parvis, jusqu'au sommet de la tourelle d'escalier. La largeur, entre les contreforts, est de 9 mètres, et, mesurée en y comprenant ces mêmes contreforts du côté du nord, elle atteint 18 mètres.

La galerie au niveau de l'étage des cloches est à 43 mètres au-dessus du sol, la galerie de la plate-forme est à 60 mètres de hauteur, non compris la balustrade ou galerie d'appui qui suit le tour de la plate-forme.

Cette galerie d'appui, construite vers 1535, est interrompue à chacun de ses quatre angles par le prolongement de contreforts et aussi la tourelle d'escalier terminée en coupole surmontée d'une petite lanterne de pierre assez élégante, achevée vers 1843.

Les longues fenêtres qui, sur chaque face de la tour, éclairent l'étage des cloches, ont 18 mètres d'élévation

et deux mètres environ de largeur.

La fenêtre du grand pignon central, éclairant la grande nef, a 8 mètres de largeur, le sommet de l'ogive est à 28 mètres de hauteur. Le pignon central sur lequel vient s'appuyer une galerie devant faire communiquer entr'eux chacun des étages des cloches des deux tours, est à 43 mètres du sol.

La construction de la tour de droite fut interrompue à la hauteur des voûtes de la nef; le sommet des murs est fortement dégradé. Au contraire, les côtés du nord et de l'est de la grande tour sont d'une conservation parfaite.

Le portail central, surmonté d'un vaste pignon aigu, découpé à « jour » s'élève à 25 mètres de hauteur. Derrière ce pignon élégant s'ouvre la grande rose de la nef; son diamètre est de 7 mètres environ.

La grande façade de la cathédrale d'Auxerre aurait été commencée dès les premières années du xiv<sup>e</sup> siècle, les dates précises manquent. Continué durant les xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, elle fut amenée à l'état actuel vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle.

Commençons maintenant la description des portails, décorés avec une richesse infinie de délicieuses statuettes, au nombre de plus de deux mille, croyons-nous, pour la façade seulement, et sculptées avec un art, un soin, une patience, perdus aujourd'hui, dans une belle et fine pierre prenant un riche couleur brunie. Malheureusement de nombreuses statuettes sont rongées par le temps ou affreusement mutilées par les « briseurs d'images » c'est-à-dire les Huguenots, les révolutionnaires et les enfants. Aujourd'hui encore on peut voir un grand nombre de cailloux restés enclavés dans les niches et les voussures.

Les bas-reliefs qui ont échappé à ces diverses causes de destruction, sont d'une délicatesse de ciseau, d'une variété d'expression, d'attitude et de costumes qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Une vue excellente, une attention



soutenue, ne suffisent pas pour reconnaître la richesse de l'ornementation ; il faut l'aide d'une forte lorgnette pour apprécier la beauté de la multitude des petits personnages détachés en ronde bosse les uns devant les autres par groupes de trois à six et ne se rattachant au massif de la pierre que par des points habilement dissimulés.

Nous pourrions, en visitant la belle chapelle de la Vierge, comparer un bas-relief en marbre, daté de 1822, avec les bas-reliefs sortis du ciseau d'artistes dont les noms nous seront à jamais inconnus et le talent et l'habileté à jamais inimitables.

**PREMIER PORTAIL LATÉRAL** (à gauche du spectateur). Le soubassement est décoré de médaillons ou encadrements d'un beau style, renfermant de remarquables bas-reliefs auxquels on travaillait durant les dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle (1397). Ils représentent dans un ordre qui n'est pas celui indiqué par la Genèse la création du monde.

A gauche du spectateur : Création du ciel ou de la lumière. — Création des animaux. — Création de la mer. — Création de la terre. — Création de l'Homme. — Création de la Femme. — Adam et Eve. — Abel et Caïn. — Caïn tue Abel. — Dieu parle à Caïn.

Soubassement, à droite : Le serpent, Adam et Eve. — Dieu défend de toucher au fruit de l'arbre. — Adam et Eve chassés. — Lamech tue un homme. — Arché de Noé (2 médaillons).

Au-dessus de ces médaillons, de hautes niches, 3 à gauche, 3 à droite renfermaient des statues colossales ; des patriarches probablement.

Trois doubles rangs de statuette formant 30 groupes dans les voussures de l'arcade ogivale du porche, représentent des scènes de l'ancien Testament et de la vie de la Sainte-Vierge. Ces charmantes statuette sont très-mutilées.

Sur le linteau du portail on voit le couronnement de la Vierge. Au-dessus de ce beau bas-relief le tympan

est bouché par une épaisse couche de mortier grossier. Nous ignorons si ce mortier cache des sculptures. Cela est probable et nous faisons des vœux pour qu'on l'enlève le plus promptement possible.

Les vantaux en chêne de la porte semblent dater du XV<sup>e</sup> siècle. Cette porte est rarement ouverte ; c'est par l'autre portail latéral qu'on entre habituellement dans l'église où nous avons hâte d'arriver sans cependant imiter l'exemple du plus grand nombre des visiteurs qui, nous l'avons vu et remarqué partout, se contentent de donner, en marchant, un coup-d'œil sur l'ensemble de la façade de nos plus belles cathédrales, puis se hâtent d'entrer pour s'arrêter longuement devant une foule d'objets insignifiants ; puis enfin sortent de l'édifice sans même se retourner pour jeter un dernier regard sur la partie de l'édifice la plus intéressante presque toujours : le grand portail.

Cette fâcheuse disposition des visiteurs et surtout des visiteuses est expliquée par la crainte de rester, durant quelques minutes, exposés au soleil ou au vent toujours assez vif autour des grands édifices. Il y a une rue des Quatre-Vents aux abords de presque toutes les cathédrales.

**SECOND PORTAIL LATÉRAL** (à droite du spectateur) : les nombreux bas-reliefs de ce porche et les statuette qui le décorent sont relatives à l'histoire des ancêtres du Sauveur, à sa naissance et à plusieurs actes de sa vie.

Dans le soubassement, de nombreux bas-reliefs très-mutilés sont relatifs à l'histoire de David et Goliath. Au-dessus à droite et à gauche, six bas-reliefs très-mutilés relatifs à l'histoire de David. — David aperçoit Bethsabée. — Bethsabée au bain. — Urie et son escorte. — Urie meurt. — David et Bethsabée. — David console Bethsabée de la mort de leur enfant.

Au-dessus de ces bas-reliefs qui sont encadrés par des niches profondes à arcatures ogivales très-riches, on remarque huit belles statuette

(4 à gauche, 4 à droite) placées debout et personnifiant les sciences et les arts; malheureusement elles sont bien dégradées par les injures des temps et des hommes.

Les six grandes niches ont perdu leurs statues.

Sur le linteau du portail sont sculptées diverses scènes relatives à la naissance et à la vie du Sauveur : — la Visitation, — la Nativité, — l'Adoration des Bergers, — Prédication de saint Jean, — le Baptême du Christ, etc.

Trois doubles voussures de la grande arcade du portail sont décorées de 23 sujets ou bas-reliefs parmi lesquels on reconnaît différentes scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament : le sacrifice d'Abraham, etc. puis la Visitation, la Nativité, la Circoncision, Fuite en Egypte, etc.

Signalons surtout un grand et beau bas-relief composé de six personnages ayant presque les dimensions de nature et rappelant le type de la statuaire monumentale de l'antiquité.

Ce bas-relief, placé entre l'arcade du portail et les contreforts d'angle de la tour, à une hauteur de six mètres du sol, dans une arcature ogivale, représente le jugement de Salomon. Style du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle.

Au-dessous de ce morceau capital de sculpture, on remarque une large niche dans laquelle fut longtemps exposée, sous un abri, une image miraculeuse de la Vierge, au pied de laquelle on avait établi un autel où, tous les matins, dès la pointe du jour on célébra la messe durant plus de « trois cents ans » dit l'abbé Lebeuf. « La dévotion allant toujours en augmentant, on entreprit en 1558 de « bâtir à côté de la tour une belle « chapelle dans laquelle on transporta en 1865 l'ancien autel. »

Cette chapelle, qui porta le nom de NOTRE-DAME-DES-VERTUS, fut dévastée par les Huguenots en 1567 et tout à fait ruinée en 1794. On peut voir encore dans un petit jardin établi sur l'emplacement de cette chapelle, une

large arcade décorée d'une multitude de caissons minutieusement et uniformément sculptés, ainsi qu'une borne « grecque » de la Renaissance. On lit en effet la date de 1561.

**GRAND PORTAIL CENTRAL.** Ce remarquable portail réunit les sujets religieux destinés à frapper le plus vivement l'attention des populations qui, durant le moyen-âge, connaissaient mieux qu'à présent toute l'Histoire sainte.

Dans le soubassement de gauche, relativement au spectateur, on remarque dans une série de 14 grands caissons, ou médaillons, et 10 autres plus petits, les différentes scènes de l'histoire de Joseph. On admire la finesse du modèle de ces petits bas-reliefs colorés par le temps et aussi, peut-être, par le frottement des mains qui, en quelque sorte, a poli la pierre et lui a donné un véritable vernis. On remarque aussi parmi ces médaillons, dans deux compartiments étroits, la statuette d'Hercule (?) et celle de Mercure (?) dont il est bien difficile d'expliquer ici la présence.

Vis-à-vis de l'histoire de Joseph, au soubassement de droite, on reconnaît celle de l'Enfant prodigue divisée également en 14 grands panneaux et 10 petits, malheureusement bien dégradés et mutilés.

On reconnaîtra facilement que l'ornementation sculptée de chacun des soubassements peut dater de la même époque, c'est-à-dire des dernières années du xiv<sup>e</sup> siècle, mais, en même temps il deviendra évident qu'ils ont été confiés à des artistes d'une école différente. A gauche, c'est bien le type de la statuaire française; à droite, c'est l'art italien du moyen-âge qui se montre empreint, ainsi qu'il n'a cessé de l'être à toutes les époques, de l'art de la statuaire antique. Ce rapprochement à Auxerre de deux arts si différents mérite quelque attention et semblerait indiquer que des « imagiers » italiens furent appelés à Auxerre par l'un de nos évêques. Les relations entre les évêques

d'Auxerre et la cour de Rome étaient continuel autrefois.

[A l'égard des bas-reliefs qui décorent le portail latéral nord de l'église de Saint-Germain, nous aurons la même remarque à faire.]

Au-dessus de l'histoire de Joseph et de celle de l'Enfant prodigue, se trouvent six grandes arcatures ogivales très-profondes, et renfermant chacune deux personnages assis et sévèrement drapés dans de larges manteaux. Au-dessus de chaque groupe apparaît un ange. Quelles sont ces belles et simples statues? Les prophètes? Les têtes et les mains sont brisées.

Au-dessus encore de ces arcatures 12 grandes et longues niches, 6 à droite, 6 à gauche, renfermaient les statues colossales des apôtres, brisées durant les mauvais jours. Mais un document nous apprend « qu'en 1666, les images des douze apôtres furent mises au Grand-Portail, aux dépens de Claude Lemuët, chanoine trésorier. »

Le long des pieds-droits de la porte s'élève à gauche, relativement au spectateur, les vierges sages; à droite les vierges folles. On a brisé les têtes de ces délicieuses statuette.

Sur le linteau est représentée la Résurrection des morts; la séparation des bons et des méchants. La grande scène du Jugement dernier occupe, comme de coutume, le centre du tympan du grand portail et par cela même le centre de tout l'édifice. Le Christ, assis, et accompagné de la Vierge, de saint Jean et de plusieurs anges, méritent de fixer longtemps l'attention.

L'explication détaillée des soixante-six scènes qui décorent les voussures de la grande arcade ogivale du porche, exigerait une érudition biblique immense. Ces voussures profondes, au nombre de 6 de chaque côté, soutiennent 66 compartiments différents sculptés avec une patience infinie et renferment chacun un groupe de statuette ayant en moyenne 45 cent. de hauteur. Tous ces groupes semblent divisés en deux séries et sont

relatifs, ceux à gauche du spectateur, à l'Ancien-Testament; ceux à droite, au Nouveau-Testament. On reconnaît plusieurs sujets concernant: Daniel, David, Suzanne, Moïse, etc. Il y a plusieurs scènes de repas, de réceptions solennelles, de cérémonies diverses; il y a des évêques, des bergers, des moines, des animaux, des rois et beaucoup de démons ou de diables.

Il n'est pas douteux que chaque personnage ici ait une personnification réelle ou historique; il n'est pas douteux non plus que, à force de recherches, si l'on pouvait étudier d'assez près toutes ces délicieuses statuette, on ne finit par réussir à retrouver le sujet ou le nom de tous ces bas-reliefs. Mais il faudrait, ainsi que l'a dit M. Quantin, une érudition biblique presque sans limites.

Constatons une fois de plus avec tous les visiteurs, même les moins attentifs, que c'est à coups de cailloux que l'on brisa ces admirables sculptures qui avaient demandé de longues années de travail à des hommes dont le talent n'a été depuis ni surpassé ni même égalé.

Avant de conduire nos lecteurs dans l'intérieur de la vaste nef de Saint-Etienne, nous allons parler des grands portails du nord et du midi.

GRAND PORTAIL DU NORD. Ce beau portail fut commencé vers 1415; cent ans après, on travaillait encore à sa décoration. On peut suivre graduellement la marche ou plutôt les modifications de l'architecture ogivale durant le cours du xv<sup>e</sup> siècle. La notable différence qui existe entre les fines sculptures du porche et le dessin lourd du grand pignon qui surmonte la grande rose ou grande fenêtre centrale, qui est admirable de légèreté, fait reconnaître les changements successifs comme aussi les époques d'interruption de travaux.

Le porche, ou portail, offre lui-même, dans sa décoration sculptée, des styles différents ou au moins des retouches et des remaniements, notam-

ment le linteau sur lequel sont sculptés d'une manière plate et sèche, le soleil, la lune et les quatre vents, décoration qui semble dater du xvii<sup>e</sup> siècle, tandis que les innombrables statuets du tympan et des voussures ont gardé le caractère de l'art ogival.

Les bas-reliefs du tympan divisés en trois rangs de sujets semblent relatifs à l'histoire de saint Germain, illustre évêque d'Auxerre et fondateur de la célèbre abbaye dont nous pouvons apercevoir, du côté du nord, la haute tour de l'église.

Il est plus difficile de reconnaître les 42 sujets qui décorent les voussures du porche et qui semblent devoir être relatifs à plusieurs légendes.

On voit des évêques, ou des saints, en prières, ou prêchant, ou officiant; on voit aussi un grand nombre de religieux et de moines, ou d'ouvriers vêtus comme des moines, soulevant, transportant, taillant d'énormes pierres. Le sujet, en bas à gauche, notamment, est bien la construction d'une église dont les murs et les longues arcades s'élèvent déjà assez haut.

Ces curieuses scènes sculptées offriraient un intérêt extrême s'il était possible de les étudier d'assez près. De cette étude il résulterait, selon nous, que les ouvriers imagiers sculpteurs se sont plu à représenter avec tous leurs détails matériels les nombreuses légendes dont ils connaissaient par les complaints populaires toutes les naives ou ingénieuses inspirations. Ces ouvriers sculptaient de « mémoire » les récits populaires des veillées; nous en trouvons une preuve en voyant souvent le diable intervenir ou se trouver mêlé aux faits et gestes des vivants et non plus seulement des morts. Disons enfin que les célèbres fabliaux du moyen-âge semblent avoir remplacé les récits purement bibliques de l'Écriture sainte, dans les curieuses voussures du portail dont nous déplorons, avec tous les amis des arts, les irréparables mutilations que l'on doit en grande partie reprocher aux

Huguenots et aux enfants. Une quantité de cailloux sont restés enclavés dans les fines et charmantes ciselures des voussures. Mais combien d'autres cailloux sont retombés en même temps que des statuets entières dont les débris servaient, dans les mains impies des briseurs d'images, à briser d'autres statuets. Aussi est-ce avec un profond regret que l'on s'éloigne de ce beau et intéressant portail. Citons à ce sujet quelques mots de l'abbé Lebeuf. « En un mot, « on ne voyait dans les rues, autour « de la cathédrale, que vitres cassées, « fenêtres brisées, murailles abattues; un tas confus de décombres « et de matériaux; en sorte que ce « quartier avait plutôt l'apparence « d'une ville mise à feu et à sang que « d'un cloître de chanoines. » (Hist. de la prise d'Auxerre par les Huguenots en 1567.)

Le même auteur dit aussi « l'église « collégiale de Notre-Dame de la cité « fut presque entièrement ruinée, et « après avoir été dépouillée du peu « de vases sacrés qu'elle possédait, « les voûtes en furent abattues. » Cette église, dont l'époque de fondation remontait au ix<sup>e</sup> siècle, occupait une grande partie du sol de la petite place irrégulière qui s'étend le long de la nef du nord de la cathédrale, et nommée place du Département. C'est vers l'extrémité de cette place que s'élève la grande entrée de la préfecture. Voir p. 55.

GRAND PORTAIL DU MIDI. Une petite rue étroite et montueuse aboutit au portail dit de saint Etienne, parce que la légende de ce premier martyr y est représentée.

Soit par suite de l'exposition au midi, où les alternatives de pluie et de soleil ont pu brunir la pierre et lui donner une belle teinte colorée, soit par suite de la couleur ou de la nature même de matériaux employés, on ne peut s'empêcher de remarquer combien cette nuance chaude et brillante est favorable à la décoration sculptée de ce portail, construit dès

es premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est en effet le beau caractère de la sculpture de cette époque que l'on peut étudier au portail de Saint-Étienne, dont la statue, décorant le pilier central, a disparu ainsi que six autres grandes statues qui étaient placées dans les longues niches latérales.

Sur le linteau de la porte et dans le tympan de l'ogive du porche, on admire sans restriction les nombreuses statuette qui représentent les principaux actes de la vie de saint Étienne, et peut-être aussi de trois autres saints, dont les âmes, figurées par quatre très-petites statuette, sont accueillies par Abraham, croyons-nous, grande statue assise placée au sommet du tympan, mais dont les mutilations à coups de cailloux empêchent de reconnaître d'une manière certaine la personification.

Les trois profondes voussures du porche sont décorées ou enrichies de suaves et charmantes statuette de nombre de 42 et représentant des anges et des pères de l'Ancien-Testament. Nous croyons qu'il est impossible de rencontrer nulle part, dans nos plus belles églises de France, un type plus pur, plus chrétien, plus profondément religieux et aussi remarquable sous le rapport de l'excellence de l'exécution.

Nous avons vu les plus célèbres églises de l'Italie, de l'Allemagne et de la France; nous avons vu des œuvres plus considérables sous le double rapport de l'art et de la science; nous n'avons rien vu qui put surpasser en beauté, en simplicité et en pureté, les sculptures du portail sud de Saint-Étienne d'Auxerre.

Ce ne sont pas plusieurs ouvriers sculpteurs qui ont fait ces statuette; elles présentent une trop égale perfection de ciseau, une trop grande harmonie de forme et d'expression pour qu'on ne puisse les attribuer à un seul maître. D'autres imagiers ont sculpté le tympan; un seul a, durant longues années « travaillé » si nous

pouvons employer ce simple mot, aux statuette qui devaient enrichir les voussures où elles ont dû être posées séparément et scellées dans le massif de la voûte ou arcade du porche.

Le savant abbé Lebeuf qui a résumé dans sa volumineuse « Histoire d'Auxerre » presque tous les travaux des annalistes auxerrois reste à peu près muet, ou du moins fort laconique, à l'égard des admirables sculptures de la cathédrale, édifice dont le docte abbé ne parle guère plus longuement que de la dédicace de la plus humble chapelle du diocèse.

Des études archéologiques récentes ont heureusement comblé en partie la regrettable lacune laissée par les historiens ecclésiastiques d'Auxerre. Les travaux de M. Quantin, notamment, ont jeté quelque lumière sur les dates de construction de la cathédrale, monument digne de la plus sérieuse attention et dont M. Challe a brillamment retracé, dans une notice publiée dans l'ANNUAIRE DE L'YONNE les fastes historiques durant le moyen-âge est aussi les vicissitudes pendant la période de notre histoire contemporaine.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE. GRANDE NEF ET CHŒUR. L'ensemble général de l'édifice est grandiose, imposant et sévère dans sa régularité et ses hautes proportions. Bientôt un examen attentif fait reconnaître que les guerres religieuses, les guerres civiles et les « restaurations » n'ont pas laissé moins de traces de leur passage à l'intérieur du monument qu'à l'extérieur.

La nudité du sol, qui a perdu ses dalles funéraires, ses inscriptions et ses tombeaux, la nudité des murailles, qui n'ont plus leurs peintures ni leurs tableaux, enfin les larges et nombreuses lacunes des vitraux peints témoignent de toutes les vicissitudes que la cathédrale d'Auxerre a eues à subir depuis près de trois cents ans, c'est-à-dire depuis les funestes années de 1567 et 1568. Années à jamais déplorables et dont le livre, si rare et

si précieux maintenant, de l'abbé Lebeuf peut donner une juste idée. (Histoire de la prise d'Auxerre par les Huguenots.)

Nous ne voulons pas oublier que nous écrivons pour les « visiteurs pressés » ; voici donc les dimensions principales de l'intérieur des nefs approximativement :

Longueur de la nef, 36 mètres.

Largeur de la nef, 12 m.

Largeur des bas-côtés, 8 m.

Largeur des chapelles, 6 m.

Largeur du transept, 12 m.

Longueur du transept, 40 m.

Longueur du chœur, 35 m.

Largeur du chœur, 12 m.

Hauteur des voûtes de la nef et du chœur, 33 m.

Hauteur des colonnettes, des piliers de la nef et du chœur, 24 m.

Hauteur des bas-côtés, 15 m.

La longueur totale de la cathédrale, extérieurement, en y comprenant la chapelle de la Vierge, serait de 112 mètres.

Ces chiffres, à peu près exacts, donneront une suffisante indication de l'ensemble et de l'importance de la construction, dont voici maintenant les dates :

Le chœur, les bas-côtés du chœur et la grande chapelle de l'abside furent commencés aussitôt après la démolition, en l'an 1215, de l'ancienne église élevée sur les cryptes construites vers l'an 1030.

Le grand autel fut consacré en 1334. A cette époque, le reste de l'édifice, c'est-à-dire la nef, ses bas-côtés et ses chapelles, étaient en voie de construction. Les portails du nord et du midi, et les trois portails de la grande façade de l'ouest étaient également en voie d'achèvement vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Leurs fondations, d'après la régularité de l'ensemble du plan, ont dû être faites durant la construction du chœur, partie de l'église toujours commencée et terminée la première pour toutes nos cathédrales et aussi les églises de moindre importance.

Le service divin était célébré longues années avant l'achèvement de toutes les voûtes extérieures.

Les dates que nous avons citées concordent parfaitement avec le caractère architectural de l'art ogival dans la province de Bourgogne, bien que le style des provinces de Champagne et de l'Île-de-France ait fini par prévaloir dans l'ornementation de la cathédrale d'Auxerre, notamment pour la décoration des chapiteaux du chœur. Autant ces chapiteaux ont d'élégance, de variété et de beauté, autant les chapiteaux de la nef et des bas-côtés sont petits et insignifiants. Nous avons la même remarque à faire à propos de l'ornementation de l'église de Saint-Germain. Voir page 39.

Tout en marchant, nous pouvons reconnaître la grandeur et la légèreté des hautes voûtes ogivales, soutenues par de belles nervures se raccordant avec les larges fenêtres, qui éclairent la nef, et les transepts ou bras de la croix, dont les vastes proportions produisent un grand effet malgré les larges taches d'humidité ou de moisissure qui attristent les regards.

Dans cette grande nef, nous pouvons en effet avoir sans cesse les yeux levés vers les voûtes ; le dallage de la nef n'a rien qui puisse maintenant attirer l'attention. Les longues et nombreuses dalles tumulaires ont été ou retournées ou remplacées par des pierres carrées.

C'est ainsi qu'ont disparu, à part un certain nombre de dalles datant des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, les tombeaux sculptés des évêques et des autres grands dignitaires de l'église d'Auxerre.

« En 1684, le pavé de la nef et celui des ailes dans toute la longueur de l'église commença à être refait par les soins et libéralités de M. Jean Baptiste Lauverjat chanoine. »

Plaçons-nous au centre de l'église vis-à-vis la grande porte en fer du chœur, et par cela même au milieu du vaste espace formé par les quatre

principaux piliers de la nef et des transepts, ou bras de la croix. Nous serons parfaitement placés pour saisir le remarquable ensemble de tout l'édifice dont la savante disposition architecturale fait paraître les proportions plus grandes qu'elles ne le sont en effet réellement. C'est là le mérite du style ogival. L'effet contraire a lieu pour les édifices construits dans le style romain.

Du point où nous sommes placés, les yeux parcourent tout l'intérieur du monument. Au couchant se développent la grande nef, ses bas-côtés et ses chapelles, formant six grandes travées régulières d'un aspect élané et hardi. On reconnaît le style de la seconde moitié du *xiv<sup>e</sup>* siècle et les premières années du *xv<sup>e</sup>*.

Au nord, se présente le transept formé de deux travées d'arcades et remarquable par sa magnifique fenêtre centrale ou grande rose ; *xiv<sup>e</sup>* et *x<sup>e</sup>* siècles.

Au sud, c'est le côté opposé du transept, même grandeur, même beauté décorative ; seulement la disposition malencontreuse des orgues, placées dans l'un des angles et soutenues par une sorte de pyramide renversée, recouverte en plâtre et du plus déplorable goût, enlève à ce côté de l'église une partie de sa valeur architecturale.

Enfin, du côté de l'orient, c'est-à-dire du sanctuaire, on voit s'élançer et se développer dans un magnifique ensemble qui produit une vive impression les hautes voûtes du chœur et du sanctuaire, soutenues par de longues et belles colonnes isolées ou groupées et formant treize travées ou séries d'arcades ogivales auxquelles il manque les chapelles rayonnantes qui, dans presque toutes les cathédrales du moyen-âge, donnent à ce côté de l'édifice une si prodigieuse profondeur. Nous verrons plus tard, en visitant les cryptes, que les dimensions de celles-ci n'ont pas permis de donner aux bas-côtés du chœur plus

de largeur et de développement. Toutefois la belle chapelle de l'abside offre une compensation par sa grandeur et surtout par la hardiesse de sa construction.

Six colonnes isolées, d'une élégance extrême, malgré les ridicules cannelures en peinture dont on les a affublées, soutiennent tout le sanctuaire. C'est un chef-d'œuvre de construction comme combinaison et composition. Au-dessus des arcades du chœur et dans tout le pourtour du sanctuaire et une partie des transepts règne une galerie, ou passage, décorée de 76 charmantes colonnettes en « pierre » et d'un seul morceau, ayant plus de 4 mètres de longueur. Aujourd'hui, des architectes de second ordre auraient un sourire de pitié à la vue de ces minces colonnettes, et se diraient qu'ils eussent pu faire beaucoup mieux encore avec de la « fonte. » Mais les architectes de premier ordre, ceux qui savent, parce qu'ils sont eux-mêmes d'habiles constructeurs, tout ce qu'il a fallu d'études, d'observations et de calculs pour élever au-dessus de ces minces colonnettes toute une muraille dont les points d'appui posent eux-mêmes sur d'autres colonnes isolées et recevant toute la charge et la poussée des grandes voûtes, ces architectes, disons-nous, et à l'exemple que leur donne le plus savant et le plus instruit d'entre eux, M. Viollet-Leduc, admireront l'œuvre monumentale, plus de six fois séculaire déjà, élevée par Guillaume de Seignelay, évêque d'Auxerre, et son digne successeur Henri de Villeneuve dont les annalistes auxerrois nous ont transmis soigneusement les moindres « actes » de donations sans rapporter ce qui serait maintenant si intéressant pour nous : les « actes » de la construction et les noms des maîtres de l'œuvre.

Entrons maintenant dans le chœur dont le dallage en marbre a remplacé les anciens tombeaux des évêques d'Auxerre, curieux monuments brisés

ou endommagés par les Huguenots en 1567. La grille de l'entrée du chœur occupe l'emplacement d'un Jubé construit en 1523 pour l'établissement duquel il a fallu combler et détruire les deux escaliers qui de ce daient directement dans les cryptes. Le jubé disparut à son tour en 1744. De nombreux travaux, dits de restauration, furent faits dans le chœur et le sanctuaire sur les dessins de M. Ledoux, architecte, et durèrent de 1767 à 1772. Le maître-autel, consacré en 1072, est en marbres blancs et gris décoré de bronzes dorés et de deux sortes de candélabres soutenus par deux anges en pierre, à demi nus, et qui furent l'objet « de longs et vifs débats. »

Derrière le maître-autel s'élève, dans le même style, l'autel de Saint-Etienne décoré d'un bas-relief en marbre représentant la lapidation du martyr.

Au-dessus de l'autel, on voit une grande statue, en marbre également, à demi renversée ou couchée, du même saint.

Enfin, au-dessus encore de ce même autel, on a « accroché » aux beaux chapiteaux dont on mutila les riches sculptures, deux anges, également à demi-nuds et relevant les draperies d'un baldaquin suspendu à l'arcade centrale du sanctuaire. On reconnaît la maladresse « hardie » de l'architecte qui a entaillé par d'énormes crampons fort laids et très-visibles, la belle arcade dont il provoquait l'ébranlement.

A l'un des piliers du côté droit du chœur, près de la porte conduisant au bas-côté du nord, on remarque avec intérêt le buste en marbre de l'évêque d'Auxerre JACQUES AMYOT, représenté les mains jointes et dans l'attitude de la prière, position parfaitement motivée par l'emplacement, vis-à-vis de l'autel, où était d'abord placé ce buste, œuvre d'art remarquable, dont nous ne connaissons pas l'auteur, et qui fut exécutée ainsi que l'indique une longue inscription « DES

DENIERS DE MESSIRE JERAN DE BOURNEAUX NEVEU DUDIT FEU SEIGNEUR MESSIRE JACQUES AMYOT. Cet évêque mourut de chagrin en 1593. L'abbé Lebeuf dit de lui, naïvement ou méchamment « comme notre évêque n'était pas de famille à avoir des armoiries, il fut le premier de son nom, qui s'en fabriqua comme il lui plut. »

Une « décoration » peinte qu'on devrait se hâter de faire disparaître, salit les colonnes qui soutiennent le buste de l'évêque Amyot.

Vis-à-vis, de l'autre côté du chœur, un second monument funéraire attire aussi l'attention, bien qu'il ne soit qu'assez médiocre de style : c'est le buste, en médaillon, soutenu par un petit génie, placé au pied d'un obélisque ou pyramide, de Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre, mort en 1676, ainsi que l'indique une très-longue inscription qui apprend, en outre des qualités et des titres du pieux évêque, que son neveu, M. Colbert, marquis de Torcy, a fait ériger ce monument en 1713.

CHAPELLE DE LA VIERGE. Cette chapelle, construite dans l'axe et derrière le sanctuaire, offre une grande beauté architecturale. Les voûtes sont surtout extrêmement remarquables et viennent avec hardiesse appuyer sur deux colonnes isolées, soutenant également les voûtes des bas-côtés, tournant autour du sanctuaire. Ces deux colonnes, qui supportent une charge considérable, sont chacune d'un seul morceau ayant 6 mètres 60 cent. de hauteur ou longueur, et seulement 24 cent. de diamètre.

Ces deux colonnes, chef-d'œuvre d'équilibre, ont gardé, sous la poussée divergente des nervures des voûtes habilement calculée, un aplomb merveilleux qui surprend le regard sans l'effrayer.

L'emploi si heureusement réussi de ces deux élégantes colonnes frappa les constructeurs chargés d'élever, au XIV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles, les chapelles absidiales des églises de Saint-Germain et de Saint-Eusèbe d'Auxerre.



La belle chapelle dont nous admirons la construction, fut bâtie vers l'an 1215 par Guillaume de Seignelay, évêque d'Auxerre, ainsi que nous l'avons dit précédemment en parlant de la construction du chœur.

Au-dessus d'élégantes arcatures ogivales, mutilées stupidement au siècle dernier, s'ouvrent sept grandes fenêtres, décorés de vitraux remarquables et dont voici la désignation succincte.

1<sup>re</sup> fenêtre, à gauche du spectateur. Très-ancienne verrière formée d'entrelacs en grisailles, au milieu de laquelle on voit la Vierge et l'Enfant Jésus, représentés d'une manière sévère ; au-dessous, un prêtre à genoux leur offre une fenêtre de vitraux peints. On lit plus bas :

HERRICVS PRESBYTER.

2<sup>e</sup> fenêtre. Vitraux formés d'entrelacs en grisailles.

3<sup>e</sup> fenêtre. Histoire de Job, que Regnault Martin, archidiacre, fit peindre vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

4<sup>e</sup> fenêtre. L'adoration des Mages et autres scènes ayant rapport à l'enfance de Notre Seigneur ; elle porte la date de 1600.

5<sup>e</sup> fenêtre (au-dessus de l'autel). Histoire du martyr des fils de sainte Félicité, patrons des enfants de chœur. Cette verrière fut donnée en 1587, par Nicolas Cochon, chanoine.

6<sup>e</sup> fenêtre. Verrière moderne (grisailles).

7<sup>e</sup> fenêtre. Verrière formée d'entrelacs et grisailles ; le milieu est occupé par saint Germain, évêque d'Auxerre, auquel un donataire, à genoux, offre une verrière. Plus bas on croit lire ces mots :

BRATISS.... EPISC... OP. DEL... HONORE  
LL., FECIT.

Au-dessus de l'autel une assez belle statue en pierre : la Vierge ; style de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ?

Signalons enfin un monument moderne à l'attention des visiteurs : Tombeau des sires de Chastellux.

En faveur de ceux des visiteurs qui n'auraient pas le temps de lire la longue inscription gravée sur une plaque de marbre noir, scellée à côté du tombeau, nous la rapportons ici tout entière.

Elle relate d'ailleurs un fait historique important.

ICY REPOSENT LES CORPS DE NOBLES ET PUISSANTS SEIGNEURS MESSIRES GEORGE DE BEAUVOIR DE CHASTELLUX ADMIRAL DE FRANCE EN 1420 ET MESSIRE CLAUDE DE BEAUVOIR DE CHASTELLUX, SON FRÈRE, SEIGNEUR DU DIT LIEU VICOMTE D'AVALLON CHEVALIER CONSEILLER ET CHAMBELLAN DE JEAN DUC DE BOURGOGNE GOUVERNEUR DU NIVERNOIS, QUI FUT FAIT MARÉCHAL DE FRANCE EN 1418, ET QUI S'ACQUIT POUR LUY ET SES DESCENDANS MABLES LA QUALITÉ DE PREMIER CHANOINE HEREDITAIRE DE CETTE ÉGLISE LAQUELLE LUY FUT ACCORDÉE PAR MESSIEURS DU CHAPITRE D'AUXERRE L'AN 1423 EN RECONNOISSANCE DU SERVICE SIGNALÉ QUE LEDIT SEIGNEUR CLAUDE DE CHASTELLUX LEUR AVOIT RENDU EN LEUR REMETTANT LIBÉRALEMENT LA VILLE DE CRAVANT QUI LEUR APPARTENOIT APRÈS EN AVOIR SOUTENU LE SIÈGE FORMÉ PAR LES ANGLAIS (1) A SES FRAIS ET DESPENTS PENDANT CINQ SEMAINES ET AVOIR DONNÉ LE TEMPS PAR UNE VIGOUREUSE RÉSISTANCE AUX TROUPES (*les Bourguignons et les Anglais*) DE S'ASSEMBLER ET DE GAGNER LA BATAILLE (*contre les Français*) DITTE DE CRAVANT QU'IL SE SIGNALA EN FAISANT UNE SORTIE DANS LAQUELLE IL FIT PRISONNIER DE SA MAIN LE CONESTABLE D'ESCOSSE GÉNÉRAL DES ASSIEGEANS.

« Ce conestable d'Escosse » était Jean Stuart qui, en haine des Anglais, avait embrassé la cause du roi de France, Charles VII.

Après avoir lu cette longue inscription rédigée d'une manière si laconique au siècle dernier, nous conduirons nos lecteurs dans la chapelle de la Vierge. Là, sous une arcature creusée dans la muraille, à droite en entrant, on remarque un tombeau moderne en marbre blanc au milieu

(1) Il y a ici erreur ; il faut dire Français. (Voir à cet égard l'article de M. Challe. Bibliographie.)

duquel on a placé un bas-relief représentant les seigneurs Georges et Claude seigneur de Chastellux, vus de profil et couchés aux côtés l'un de l'autre.

On lit au-dessous :

RÉTABLI EN 1822 PAR CÉSAR LAURENT  
COMTE DE CHASTELLUX.

Ces mots prêtent encore à une équivoque; le bas-relief, dont le style est dur, sec et plat, date bien de 1822 mais ne fit nullement partie de l'ancien tombeau (brisé en 1793), de même que le petit bas relief en marbre blanc placé dans la partie supérieure du tombeau nouveau, et portant cette indication : BATAILLE DE CRAVANT.

Cravan est une petite ville située sur la rive droite de l'Yonne, à 19 kil. d'Auxerre, sur la route conduisant à Avallon, et aussi au beau château féodal de Chastellux bâti sur le sommet escarpé d'un rocher dominant la rive gauche de la torrentueuse rivière de la Cure, et à 57 kil. d'Auxerre.

VITRAUX. HAUTES FENÊTRES DE LA NEF.  
« La disposition des fenêtres est la même de l'un et de l'autre côté de la nef. Elles sont au nombre de cinq de chaque côté et partagées par trois meneaux. La plupart des verrières, brisées dans leur partie inférieure par les Huguenots, auraient été, selon l'abbé Lebeuf, restaurées, comme celles du chœur, par l'évêque Amyot, si le maître de la fabrique se fut un peu prêté à cette bonne œuvre. Mais les parties brisées furent longtemps murées, et c'est seulement en 1670 que le chanoine J. B. Laverjat fit abattre cette maçonnerie pour la remplacer par du verre blanc. »

De ces dix fenêtres, qui appartiennent au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècles, nous ne citerons qu'une seule (la deuxième côté du midi, partant du grand portail). « C'est, dit M. de Lasteyrie, un grand tableau allégorique fort remarquable. Il représente le vaisseau de l'Eglise assailli par une foule de

Dieu. Debout sur la poupe est saint Etienne, reconnaissable au caillou qu'il porte sur le front. Les donataires, dont un était chanoine, se sont fait peindre à genoux dans le bas du tableau. Cette belle verrière est évidemment du xvi<sup>e</sup> siècle. »

GRANDE FENÊTRE DU GRAND PORTAIL DE LA FAÇADE. Cette belle fenêtre fut décorée de vitraux peints, aux frais de huit chanoines de la cathédrale. La grande rose représente un concert céleste. Toutes ces peintures sur verre furent faites par le « vitrier » Cornouaille, en 1573.

GRANDE FENÊTRE DU PORTAIL NORD. Histoire de Joseph, divisée en huit grands tableaux par les meneaux et peinte en 1528, par Germain Michel, aux frais de François de Dinteville, évêque d'Auxerre. Le dernier tableau, en bas, à droite, représentant Joseph repoussant les avances de la femme de Putiphar, est fort remarquable et témoigne hautement du talent éminent de l'auteur.

Au-dessus de l'histoire de Joseph s'ouvre la magnifique rose où sont représentées allégoriquement les litanies de la Vierge.

Nous citerons encore la grande fenêtre à l'angle de droite, presque au-dessus du bas-côté du chœur. « L'ARBRE DE JESSÉ, superbe verrière du xvi<sup>e</sup> siècle; les figures admirablement peintes se détachent sur un fond damassé. »

HAUTES FENÊTRES DU CHŒUR. Les quinze fenêtres du chœur, divisées en deux parties par un meneau surmonté d'une rosace, passent pour avoir été décorées de vitraux par Henri de Villeneuve, évêque d'Auxerre, qui siégeait de 1220 à 1234. La partie inférieure, brisée par les Huguenots en 1567, fut réparée en 1573, comme l'indique la date placée en bas de deux verrières latérales, par les soins de l'évêque Amyot et du doyen François de la Barre. Ces hautes fenêtres, qui représentent un grand nombre de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont d'une

exécution barbare pour la plupart.

Signalons cependant les trois fenêtres placées au-dessus du grand autel. Celle à gauche est particulièrement intéressante parce qu'elle renferme dans la rosace seize figures allégoriques : huit sont placées à l'intérieur et représentent autant de vertus : SOBRIETAS ; SAPIENTIA ; CONCORDIA ; etc. ; les huit autres à l'extérieur de la rosace offrent l'image des vices : LUXURIA ; AVARICIA ; DISCORDIA ; etc.

Dans la fenêtre centrale, on voit le Christ entre les saintes femmes. Dans le bas, François de la Barre, doyen de l'église d'Auxerre, mort en 1588, a fait peindre son patron.

Même fenêtre : Le Christ en croix. Dans le bas, Jacques Amyot a fait peindre son patron.

**GRANDE FENÊTRE DU PORTAIL DU MIDI.** Elle est divisée par des meneaux en 8 tableaux et représentant l'histoire de Moïse, malheureusement bien mutilée et remaniée.

Au centre de la grande rose on voit : Dieu le père au milieu des puissances célestes. On distingue dans cette rose la date de 1830 et le blason de François II de Dinteville.

**FENÊTRES DES BAS-CÔTÉS DU CHŒUR.** Ces fenêtres, au nombre de vingt-neuf, sont décorées pour la plupart de vitraux datant du XIII<sup>e</sup> siècle et méritent une sérieuse attention. Six fenêtres n'ont plus de vitraux peints : ce sont celles qui éclairent directement le chœur « qui avait besoin de jour. »

Les sujets des verrières du XIII<sup>e</sup> siècle se rapportent à des scènes de l'Ancien Testament séparées entre elles par de fortes armatures de fer. Les autres sujets sont relatifs à l'histoire ou légendes de plusieurs saints.

Afin d'éviter un peu de confusion, nous allons conduire nos lecteurs devant la grande et belle chapelle de l'Abside consacrée à la Vierge, et devant laquelle nous nous sommes déjà longuement arrêtés. Voir page 26.

Fenêtres à gauche du spectateur bas-côté du nord).

1<sup>o</sup> Légende relative à la construction d'une église : Satan ayant offert à un architecte, dans l'embarras, un magnifique plan d'église est mis en fuite, avec un signe de croix, par l'architecte, devenu possesseur du fameux plan.

2<sup>o</sup> Histoire de saint Laurent.

3<sup>o</sup> Histoire de Samson (divers sujets intercalés).

4<sup>o</sup> Légende de saint André (murée par le bas).

5<sup>o</sup> Légende de sainte Marguerite.

6<sup>o</sup> Histoire de Joseph (murée par le bas).

7<sup>o</sup> Histoire des temps qui précédèrent et suivirent le déluge.

8<sup>o</sup> David, Saül, Absalon, s. Mamée.

Vitrerie blanche aux trois dernières fenêtres.

Revenus vis à-vis de la chapelle de la Vierge, nous continuerons le bas-côté du midi.

1<sup>o</sup> Longue légende (divers sujets de l'Ancien Testament.

2<sup>o</sup> Histoire d'un martyr.

3<sup>o</sup> Parabole de l'Enfant prodigue.

4<sup>o</sup> Vitre blanche posée en 1585 pour donner du jour au maître autel. Voici les termes mêmes de l'abbé Lebeuf à ce sujet : « La vitre du crucifix qu'on voit sur la porte qui conduit au Chapitre a été refaite entièrement de verre blanc, des deniers de M. Amyot, l'an 1585, afin de donner du jour au grand-autel. Saint Jacques, son patron, y est représenté. »

5<sup>o</sup> Histoire de saint Jacques (et divers sujets tirés de l'Apocalypse).

6<sup>o</sup> Légende de saint Nicolas (divers sujets tirés de l'Apocalypse). Plusieurs épisodes de la vie de saint Eloy. Dans l'un de ces derniers, en bas, au milieu, le digne orfèvre brûle, avec le bout de ses pincettes, le nez du diable qui venait le tourmenter.

7<sup>o</sup> Légendes de saint Vincent et de sainte Marie-Ma-Jeleine.

8<sup>o</sup> Légende de sainte Catherine (à demi-murée). Plus loin sont des vitres blanches.

CHAPELLE DE LA NEF. Nous indiquons sommairement ce qu'elles présentent de plus intéressant sous le rapport archéologique.

1<sup>re</sup> CHAPELLE DU BAS-CÔTÉ NORD (à gauche en entrant par le grand-portail) dédiée à saint Germain. « Il ne reste que le haut de la verrière, où sont représentées quatre scènes du paradis terrestre fort bien traitées et d'une exécution très-fine. (xvi<sup>e</sup> siècle.) »

L'objet d'art le plus remarquable est un tableau peint sur bois, ayant 2 m. 10 c. de longueur sur 1 m. 05 c. de hauteur et représentant la *Lapidation de saint Etienne*. Curieuse peinture portant la date de 1550 et que l'on peut attribuer à Félix Chrestien, chanoine de Saint-Etienne, et peintre très habile, qui résida durant six ans à Rome et auquel on doit de nombreux tableaux. Un grand nombre de personnages, habilement groupés et très étudiés, donnent à ce tableau une valeur réelle.

2<sup>e</sup> CHAPELLE ; sous le vocable de saint Nicolas. Au bas du tableau placé sur l'autel, on voit le fameux « Coche d'Auxerre, » tel qu'il était durant le siècle dernier.

On remarque, scellées debout dans la muraille latérale deux immenses dalles funéraires couvertes de ciselures assez fines (xvi<sup>e</sup> siècle). Un confessionnal est placé devant assez malencontreusement.

3<sup>e</sup> CHAPELLE. Il n'y a de remarquable que les trois élégantes arcatures ogivales, à colonnettes, qui décorent le mur du fond et qui permettent de reconnaître la disposition de nombreuses arcatures semblables dans les autres chapelles, mais mutilées ou cachées par d'insignifiantes boiseries.

4<sup>e</sup> CHAPELLE. C'est la dernière de ce côté de l'église, mais elle offre, malgré sa petitesse et son irrégularité un intérêt tout particulier motivé par la peinture murale qui la décore. L'abbé Lebeuf dit que « les évêques d'Auxerre, dont on fait l'office ou qui passent pour bienheureux, furent représentés, par ordre de François de Din-

teville, II du nom, évêque d'Auxerre, sur les murs de la chapelle de Saint-Sébastien. »

François de Dinteville siégeait de 1530 à 1554 ; toutefois les peintures qu'il fit faire appartiennent, par leur style, à une époque qui semblerait remonter à la fin du xv<sup>e</sup> siècle ; leur état de vétusté est fort regrettable.

CHAPELLES DU BAS-CÔTÉ SUD (à droite en entrant par le grand portail.)

1<sup>re</sup> CHAPELLE ; entrée de la sacristie. La fenêtre n'a conservé que quelques fragments de vitraux.

2<sup>e</sup> CHAPELLE ; « verrerie blanche, sur laquelle Victor Camus, chanoine et commensal de l'évêque Amyot, s'est fait peindre aux pieds d'un crucifix, avec la figure de son patron, les armoiries de son évêque et les siennes propres. On aperçoit encore dans le couronnement de la fenêtre quelques vitraux du xiv<sup>e</sup> siècle. »

3<sup>e</sup> CHAPELLE. Statue et bas-relief représentant saint Martin ; style médiocre du xvii<sup>e</sup> siècle.

4<sup>e</sup> CHAPELLE. C'est la dernière de ce côté de l'église ; elle mérite qu'on s'y arrête longuement, non pour un *Calvaire* (sculpture de style médiocre et moderne) mais pour un tableau placé au-dessus de l'autel, et ayant 1 m. 53 de longueur sur 0 m. 73 c. de hauteur.

Cette peinture, qui est d'une grande beauté artistique, est attribuée à Léonard de Vinci ou à son élève Lulni ; elle est faite sur « marbre et fut rapporté de Rome par F. de Dinteville, II<sup>e</sup> du nom, évêque d'Auxerre. » En touchant discrètement l'un des angles de ce tableau on reconnaît en effet que ce n'est ni du bois, ni de la toile, ni du cuivre. Le sujet représente le *Christ mort, entouré des saintes femmes et soutenu par Joseph d'Arimathie*.

C'est l'œuvre capitale que possède la cathédrale d'Auxerre en tableaux malheureusement, dit avec raison M. de Lasteyrie « la fenêtre garnie d'horribles vitraux tout neufs et d'un goût détestable, » laisse pénétrer une lumière fautive sur ce beau tableau.

**CRYPTES.** Dans l'enceinte de la cité gallo-romaine d'Auxerre il existait, dès le 5<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous l'avons dit précédemment, une église cathédrale dédiée à Saint-Etienne. Elle avait, dit-on, été bâtie par l'évêque saint Amatre vers 445, agrandie par son successeur Saint-Didier en 610, brûlée et reconstruite, sous le pontificat d'Hérifrid, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle; puis, au milieu du 5<sup>e</sup> sous celui de Guy qui, le premier lui avait donné la forme d'une croix. Selon la chronique des évêques d'Auxerre, la ville ayant été incendiée ainsi que l'église cathédrale, Hugues de Châlon, qui siégeait entre les années 999 et 1030, releva l'église de ses ruines et la construisit sur le roc. Comme le nouvel édifice devait s'étendre jusque sur le flanc rapide qui domine la rivière, on éleva un étage de voûtes pour arriver à la hauteur du niveau de la nef. Ces voûtes construites par Hugues de Châlon sont les cryptes actuelles au-dessus desquelles s'élèvent l'abside et le chœur de la cathédrale, ce qui explique, dit M. Quantin, le peu de largeur de cette partie de l'édifice et l'absence de chapelles dans ses bas-côtés.

On descendait autrefois dans les cryptes par deux escaliers placés à côté du chœur, ainsi qu'on le voit encore dans l'église de Saint-Germain. Les changements apportés au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la décoration de l'église ont fait supprimer ces escaliers qui furent remplacés par un autre escalier auquel on ne peut arriver qu'en sortant de l'église par une porte latérale établie du côté sud, près de la grande grille fermant les bas-côtés du chœur. Cette porte, dont la moitié est murée, est décorée de colonnettes à délicieux chapiteaux du côté de la petite cour encombrée d'un hangar le long duquel on passe pour arriver à un escalier de treize marches descendant sous une voûte de style ogival du XIII<sup>e</sup> siècle, formant galerie. Onze marches descendant par un passage fort obscur dans les longues

galeries voûtées des cryptes où se sont réfugiées un nombre considérable de chauves-souris.

Nous voici dans un monument datant des premières années du XI<sup>e</sup> siècle (1030 à 1039) mais ces voûtes basses à plein cintre ne renferment plus ni autels, ni tombeaux, ni inscriptions, ni bas-reliefs : quelques fragments de peintures murales ont seules échappé aux dévastations et aux restaurations successives qui ont modifié, dénaturé et appauvri l'œuvre de Hugues de Châlon. Si des travaux de consolidation, devenus urgents et exécutés d'une manière remarquable par leur sobriété, ont, tout récemment, rendu aux vieilles murailles une partie de leur aspect primitif, ils n'ont pas pu contribuer à restituer le caractère religieux de ces mêmes cryptes qui, aujourd'hui, aux yeux du public, ne sont que des « souterrains » et non plus des chapelles souterraines.

Dans les restaurations récentes on a cru devoir, à tort, selon nous, daller les cryptes pour cacher la nudité du roc sur lequel elles sont assises. Cette opération a nécessité l'établissement de plusieurs pentes, et il a fallu racher par des escaliers les plans différents que le sol primitif présentait.

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs la chapelle du fond du côté de l'orient, dite chapelle de la TRINITÉ. La voûte en berceau est décorée d'une peinture murale à fond jaune intéressante, d'une assez bonne conservation, et représentant le Christ monté sur un cheval blanc, une épée à la main, et entouré de quatre anges également à cheval. Dans le centre de la voûte en demi-dôme, au-dessus de l'autel, le Christ est encore représenté, mais bénissant et accompagné des quatre symboles des évangélistes; sur le fond bleu de la voûte on remarque à droite et à gauche du Sauveur deux chandeliers à sept branches. Ces peintures peuvent dater des premières années du XII<sup>e</sup> siècle.

Remarquons enfin que le plus grand

nombre des colonnes ont des bases et des chapiteaux se rapprochant beaucoup du type antique donné à l'ordre d'architecture nommé toscan aujourd'hui.

Nous terminerons ici l'indication des choses principales qui peuvent intéresser le « visiteur pressé » sans même le conduire aux cloches. Visite, d'ailleurs, facile à faire, qui n'offre pas d'intérêt particulier comme archéologie : les Huguenots et les révolutionnaires de 1793 ayant brisé ou enlevé les anciennes cloches. Une exploration dans les grands combles nous entraînerait trop loin. Contentons-nous de recommander aux curieux le panorama de la ville d'Auxerre que l'on voit du haut de la grande tour.

**SAINT-EUSÈBE (ÉGLISE DE).** Ce vieil édifice bâti sur le haut de la colline ondulée qu'occupe la ville d'Auxerre, environ 30 mètr. au-dessus de l'Yonne, offre un grand intérêt sous le rapport archéologique.

« Saint-Pallade, évêque d'Auxerre, fit construire vers l'an 630, dit l'abbé Lebeuf, une abbaye d'hommes sous le nom de Saint-Eusèbe, évêque de Verceil, hors des murs de la ville à l'occident d'hiver. » En effet, cette première église fut bâtie à une distance de 170 mètres de la muraille gallo-romaine de la cité, et seulement à 25 mètres de la grande voie allant à Nevers, au milieu d'un champ planté de vigne. Vers la fin du ix<sup>e</sup> siècle, cette église, dont l'abside en demi coupole avait été décorée de mosaïque « où l'or n'était pas oublié, » tombait en ruine; elle fut reconstruite, on croit, vers l'an 1100, ainsi que les murs du chapitre et du cloître, et servait d'église « cimétériale » aux chanoines de la cathédrale. L'abbé Lebeuf rapporte que « en 1216, le feu ayant pris le premier jour de juin au bourg Saint-Eusèbe, le consuma avec son église. » Cette date de 1216 donne la certitude que la belle tour ou clocher de Saint-Eusèbe était bâtie

déjà et qu'elle fut épargnée par le feu qui ne détruisit que la nef reconstruite durant le xiii<sup>e</sup> siècle. « Les chanoines réguliers de Saint-Eusèbe, assurés que leur église, quoique bâtie depuis plus d'un siècle, n'avait pas été dédiée solennellement, prièrent Ferric Cassinel, évêque d'Auxerre, d'en faire la dédicace, cérémonie qui eut lieu le 12 juin 1384. » Ces différentes dates historiques s'accordent avec les dates archéologiques. La jolie tour de Saint-Eusèbe ferait partie de l'église reconstruite vers l'an 1100. Mais comme c'est par le sanctuaire que les travaux de construction sont généralement commencés, il est naturel d'admettre qu'on ne s'occupa du clocher que lorsque la nef fut très-avancée. L'ensemble architectural de ce clocher se rapproche encore plus du type bourguignon de la période de 1130 à 1150, que la belle et haute tour de Saint-Germain qui, selon nous, était achevée, ou à peu près, lorsque les religieux de Saint-Eusèbe voulurent, eux aussi, avoir un beau clocher. « Avoir un beau clocher » fut durant le moyen-âge une préoccupation constante et qui, sous divers rapports, n'a pas cessé aujourd'hui encore d'exercer une certaine influence sur l'esprit des populations. Les dictins populaires « aimer son clocher, ne pas quitter son clocher, revoir son clocher, » témoignent de ce fait.

Le clocher de Saint-Eusèbe, construit aussitôt après et peut-être en même temps que celui de Saint-Germain, ne fut pas achevé entièrement; la construction s'arrêta à la corniche servant de base à la flèche en pierre actuelle qui ne semble dater que de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'indique son appareil et aussi de jolies fenêtres et lucarnes en pierre finement profilées et très-élégantes malgré leur état de mutilation.

La tour de Saint-Eusèbe de style de transition, roman-ogival, de forme carrée à la base se termine à huit pans au sommet ou dernier étage;

lle a 23 m. 50 cent. de hauteur, sur m. 50 cent. de largeur sans comprendre la saillie des contreforts. La hauteur de la flèche dépasse un peu 6 mètres; les parois en sont minces et s'appuient sur la corniche qui, royons-nous, devait être surmontée, dans le projet primitif, de clochetons et de pignons dans le genre de ceux qui donnent à la flèche de Saint-Germain un caractère monumental. Tout en constatant l'élégance et la pureté de l'ornementation de la tour de Saint-Eusèbe, on est frappé de l'irrégularité de la superposition des fenêtres de la façade du nord, celle qu'on voit le mieux, bien qu'elle soit obstruée par de longs et maigres contreforts et arcs-boutants soutenant les hautes voûtes du chœur et de l'abside reconstruites entièrement vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle.

La grande nef, à l'extérieur, qui n'offre qu'une grande aridité ou nudité de construction, date ainsi que le grand pignon de l'ouest, des premières années du xiii<sup>e</sup> siècle; de 1220 à 1240. Le portail, très sévère de style, est décoré de colonnettes à chapiteaux élégants, un auvent formant porche s'avance en avant de ce portail qui a été restauré, il y a quelques années, avec soin, ainsi que la grande nef, ses bas-côtés, et les chapelles latérales; notamment celles du nord refaites à neuf en partie au détriment d'une belle et grande chapelle datant de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et dont un dessin publié dans l'Annuaire de l'Yonne de 1839 pour donner une idée. Des travaux de restaurations ont fait également disparaître les débris d'un très-ancien cloître situé le long de l'église au midi. Enfin la cour de l'hôtel-de-l'épée, contiguë à l'abside de l'église, occupe l'emplacement de l'ancien cimetière qui longeait la voie romaine d'Auxerre à Nevers et le long de laquelle la rue du Temple s'est formée.

**INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.** L'aspect général de la nef et des bas-côtés offre l'exemple le plus frappant à Auxerre,

des édifices dont toute la beauté décorative ou architecturale est renfermée à l'intérieur. Larges de 24 m., la nef et ses bas-côtés présentent, sur une longueur de 30 m., le type sévère des constructions monacales des premières années du xiii<sup>e</sup> siècle. De belles colonnes ayant 12 m. de hauteur soutiennent les voûtes de la nef, hautes de 17 m., entre ces grandes voûtes et celles des bas-côtés règne, à droite et à gauche, une belle galerie formée d'arcades pleins-cintres et ogives s'appuyant sur des chapiteaux dont l'ornementation indique celle que devaient avoir les grands chapiteaux des bas-côtés avant qu'ils ne fussent chargés « d'ornements » sculptés vers 1844. L'artiste sculpteur se plut à « terminer » disait-il, les larges feuilles qui formaient la corbeille des chapiteaux primitivement; c'est vers 1844 également que fut restaurée, et mieux encore, consolidée la nef, depuis longtemps compromise dans sa beauté et sa solidité par des mains ignorantes et barbares.

On doit aux soins, à la persistance et à la persévérance de M. le curé Berdard la consolidation de l'église qui durant longues années fut menacée de ruine. On lira à cet égard avec intérêt une notice historique publiée dans l'Annuaire de l'Yonne de 1839.

**CHŒUR ET SANCTUAIRE.** Le chœur, formé d'une travée de la nef, a été voûté au xvi<sup>e</sup> siècle. Le sanctuaire date également du xvi<sup>e</sup> siècle et l'on reconnaît facilement qu'il fut construit en prévision de la reconstruction de l'église. On peut reconnaître également que l'architecte chercha à imiter, autant que l'art de la renaissance le permettait, la disposition grandiose du sanctuaire de l'église cathédrale, notamment dans la disposition des 14 grandes arcatures à fines colonnettes qui se développent au-dessus des ogives du sanctuaire se réunissant à de charmantes voûtes faisant partie des bas-côtés et de la chapelle absidale.

On remarque avec regret l'état alarmant des hautes-voûtes à peine soutenues par de longs contreforts et arcs-boutants eux-mêmes en assez mauvais état.

**CHAPELLE DE LA VIERGE.** Cette belle chapelle, large de 10 m. 50 cent. sur 8 m. 50 c. de profondeur date de l'an 1550, ainsi que l'indique une inscription gravée sur une large pierre de l'un des piliers d'angle du fond de la chapelle ; la voici :

AU MOIS DE MAY QUE L'ON COMPTA,  
L'AN MIL CINQ CENS AVEC TRENTE,  
CE TEMPLR CY L'ON COMMENÇA,  
POUR DIEU S'ESTOYT L'ENTENTE  
DE ..... QUI FUT L'YVENTEUR.  
PRIONS POUR LUY LE RÉDEMPTEUR.

Nous retrouvons ici une nouvelle imitation du problème architectural résolu par l'architecte de la chapelle de la Vierge à la cathédrale : à demi trouvé par celui de Saint-Germain, et résolu de nouveau par l'architecte de Saint-Eusèbe, dont le nom fut effacé à coup de ciseau dans l'inscription que nous venons de rapporter. Une longue et svelte colonne isolée et centrale soutient la retombée des nervures des voûtes des basses-côtes et celles de la chapelle absidale. Deux autres colonnes semblables soutiennent les voûtes de deux chapelles et celles des bas-côtés également. Ces belles colonnes en pierre d'un seul bloc, croyons-nous, car on a eu la maladresse de les peindre couleur jaune citron, supportent d'une manière savamment calculée la poussée des voûtes sous un poids considérable eu égard à leur élévation et à leur isolement. Toutefois on reconnaîtra que c'est au savant et habile architecte de la cathédrale qu'il faut accorder le plus de science et de hardiesse ; les autres ne furent que des imitateurs plus ou moins heureux.

La chapelle de la Vierge de Saint-Eusèbe fut, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, victime d'une malencontreuse idée d'embellissement. On brisa brutalement et stupidement la moitié de délicieuses niches finement sculptées

pour placer en ligne droite une plate et laide boiserie divisée en 10 panneaux et renfermant des peintures médiocres relatives à l'histoire de la Vierge. Le nom de l'artiste, de même que celui de l'architecte, a été effacé volontairement.

On peut reconnaître en partie quelle devait être l'élégance des niches brisées, par celles qui restent au nombre de sept, dans les chapelles latérales, aux millers d'angles, notamment celle du bas-côté du nord, où une grande statue de la vierge, tenant l'enfant Jésus, a été placée. Cette riche décoration, et aussi les charmants et minces pilastres des fenêtres, donnent une idée de la finesse décorative déployée par l'architecte, et aussi par les peintres verriers qui firent les grandes fenêtres des chapelles. Les verrières portent les dates de 1616, mais elles rappellent le style de la renaissance, et sont remarquables par l'éclat et la vigueur des nuances. Malheureusement, beaucoup de panneaux sont brisés, cachés ou remaniés d'une façon déplorable ; les sujets sont relatifs à la Passion et à l'histoire de plusieurs saints dont les noms peuvent être déchiffrés.

Diverses œuvres d'art restent encore à voir ; notamment des tableaux ; l'un placé dans le chœur : *la Vierge et l'enfant-Jésus*, peinture sur bois, remarquable par l'éclat, la finesse et la vigueur des tons (école italienne de la fin du xv<sup>e</sup> siècle ?) Les deux autres, placés dans la chapelle de Saint-Jean (côte nord), *Saint-Jean l'Évangéliste et Incrédulité de Saint-Thomas*, peinture sur bois extrêmement remarquable aussi comme composition et finesse d'exécution (école italienne du xvi<sup>e</sup> siècle) ?

On peut voir enfin avec intérêt les boiseries des stalles, et surtout le fauteuil à dossier, à fines ciselures feuillagées (xviii<sup>e</sup> siècle).

Nous signalons pourtant encore, dans la chapelle des fonts, et aussi d'autres chapelles, de larges panneaux de boiseries très-finement



sculptés, mais aussi tellement recouverts de peintures « décoratives » que nous ne savons à quelle époque les attribuer.

**SAINT-GERMAIN** (église de). C'est le bel et grand édifice que nos dessins représentent dans son ensemble, à peu de distance de l'extrémité nord de la ville et dominant la rive gauche de l'Yonne.

L'église de Saint-Germain, en effet, est bâtie sur le sommet et le penchant d'un pli de terrain s'abaissant brusquement du côté des rives de l'Yonne. De vastes constructions, s'étendant sur la droite, occupent le sommet également du plateau presque jusqu'à la muraille d'enceinte de la ville que notre dessin ne laisse pas voir, mais qu'un épais rideau de verdure contourne, en indiquant l'emplacement autrefois fortifié de l'ancienne abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée par Saint-Germain, évêque d'Auxerre, vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle.

L'histoire de la célèbre abbaye et de son illustre fondateur a été écrite avec talent et plusieurs fois déjà ; il n'entre donc en aucune façon dans le cadre de notre description de donner de nouveau l'historique de l'édifice que nous nous bornons à décrire sommairement pour le voyageur pressé de voir, plus pressé encore de partir.

Nous conduirons immédiatement nos lecteurs non par le chemin le plus direct, mais le plus « rapide » pour leur faire mieux comprendre et reconnaître la situation élevée, autrefois isolée de la ville, de l'abbaye nommée à cause des hautes murailles fortifiées qui l'entouraient au moyen-âge « le château Saint-Germain ».

Nous suivons le quai, en passant devant les terrasses de l'hôtel de la Préfecture, jusqu'à une petite place assez régulière nommée place Saint-Nicolas, personnage populaire dont on voit la statue placée dans une niche de la maison n<sup>o</sup> 2, faisant face au

quai ou port Saint-Nicolas. A l'angle de cette maison, une petite rue, rapide de montée, se présente ; on doit prendre cette rue et s'arrêter, il ne faut pas l'oublier, devant la maison portant le n<sup>o</sup> 10. C'est l'une des plus curieuses de nos vieilles maisons d'Auxerre. On remarque tout d'abord une jolie porte en bois sculpté et une belle fenêtre ayant conservé son « croisillon » et ses chassiss vitrés à guillotine. Une large corniche saillante supporte le premier étage en encorbellement ; une seconde belle fenêtre et un vaste pignon ogival complètent l'ensemble pittoresque de cette habitation datant de la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

On continue à « grimper » à l'aide d'une forte rampe en fer, scellée au milieu de la chaussée, puis on arrive à un carrefour irrégulier sillonné par des ruisseaux profonds qui indiquent combien les eaux pluviales ont de rapidité et de force, puis tournant sur la droite en laissant également sur la droite la rue Montbrun (*Mont-Brenn*, dit-t-on autrefois) on gravit une nouvelle rue nommée aujourd'hui rue Cochois et dont le pavé est formé par le massif même de roches de la colline. Cette montée pittoresque et agreste aboutit enfin à la base même de la haute et belle tour de Saint-Jean, dépendant jadis de l'église abbatiale de Saint-Germain.

LA TOUR DE SAINT-GERMAIN d'Auxerre est l'un des édifices les plus connus dans la France entière ; elle doit cette célébrité autant à sa situation isolée qu'à la beauté réelle de sa construction dont la date est restée indécise et n'a pu être indiquée seulement que par analogie de style avec d'autres édifices, notamment ceux de la bourgogne dont la date de construction se rapproche à la période de 1130 à 1150.

Notre dessin laissant entrevoir l'aspect général de la tour et de sa haute flèche en pierre, nous indiquerons immédiatement les dimensions principales mesurées, avec précision, par

un jeune architecte enlevé bien prématurément à la science, M. Vachey, dans un travail fort étendu, publié dans l'ANNUAIRE DE L'YONNE de 1850.

La hauteur depuis le pavé jusqu'à la base de la flèche est de plus de 33 mètres. La hauteur de la flèche est de 18 mètres 50 cent. La hauteur totale atteindrait 51 mètres 80 cent. La largeur de la tour est de 9 mètres; la base de la flèche en a 7; elle est de forme octogonale tandis que la base de l'édifice est carrée.

Une petite porte établie dans le mur même de la tour s'ouvre dans la chambre du portier, lequel nous conduira, tout d'abord, par une assez mauvaise échelle, à un escalier très-étroit et fort usé, établi dans l'angle nord-ouest de la tour, jusqu'à l'étage de l'horloge; puis, par une autre échelle, on arrivera à l'étage de la cloche, point le plus élevé où l'on puisse monter et duquel on découvre sans obstacle tout l'intérieur de l'immense flèche de pierre. L'effet de profondeur ou d'élévation est saisissant et arrache une exclamation de surprise et d'admiration.

Du plancher de la cloche au faite de la tour, à l'intérieur, il y a 23 mètres; cette élévation semble bien plus considérable par suite du rétrécissement progressif des 8 côtés.

Après le premier moment d'étonnement, on étudie peu à peu le mode de construction de ce vieil édifice exposé depuis neuf siècles à toutes les intempéries des saisons, non seulement pour ses murailles extérieures, mais aussi pour ses parois intérieures que rien ne protège contre les pluies et la neige pénétrant par douze larges fenêtres et une multitude de trous et de crevasses. Nous espérons qu'on pourra un jour boucher les crevasses et les trous puis garnir les fenêtres de larges et utiles auvents. Sans demander que l'on garnisse de vitrages (ainsi qu'on vient de le faire à Paris pour la tour Saint-Jacques-la-Boucherie), les fenêtres de la belle tour de Saint-Germain d'Auxerre, il

faut réclamer l'utile restauration que l'état actuel du célèbre édifice exige d'une manière pressante. Il ne faut pas attendre surtout que, pour restaurer complètement la tour de Saint-Germain, les architectes jugent indispensable de la démolir préalablement.

Le panorama dont on jouit du sommet de la tour Saint-Germain est peut-être préférable à celui de la grande tour de Saint-Etienne, même sous le rapport pittoresque et aussi parce que la cathédrale se développe toute entière de profil dans ses immenses proportions. La vue s'étend facilement sur les nombreux bâtiments de l'Asile des aliénés au-delà duquel le Pénitencier montre ses murailles cellulaires. On peut surtout reconnaître l'étendue des dépendances de l'abbaye de Saint-Germain au temps de sa splendeur et de sa prospérité.

Nous allons visiter les vastes constructions qui sont parvenues jusqu'à notre époque.

De la rue de Paris, entre les n<sup>os</sup> 128-130, une rue large et droite, nommée aujourd'hui RUE DU COLLÈGE et autrefois GRANDE-RUE-SAINT-GERMAIN, aboutit directement à la petite place publique qui précède l'entrée actuelle de la célèbre abbaye.

Après avoir dépassé les vastes bâtiments du collège, on arrive près d'une tourelle, élevée à l'angle d'une longue muraille crénelée qui, faisant retour d'équerre sur la petite-rue-Saint-Germain, forme l'enceinte, de ce côté de la ville, des anciennes et vastes dépendances de l'abbaye. dépendances qui autrefois s'étendaient depuis la rivière de l'Yonne et le long du mur de ville, jusqu'à la porte Saint-Siméon, aujourd'hui porte de Paris.

Cette haute tourelle et cette longue muraille à créneaux si bien conservés furent bâtis par l'un des abbés de Saint-Germain, vers l'an 1320.

L'antique porte de l'abbaye se rattachait à cette muraille vers l'endroit où se trouve actuellement l'entrée de

la cour de l'École normale, établie, ainsi que la Gendarmerie, dans les dépendances de l'abbaye. Ce portail, décoré d'un bas-relief représentant Saint-Maurice, patron de la chapelle primitive élevée par Saint-Germain, était bâti, dit l'abbé Lebeuf (1718), « en grosses pierres brunes carrées et taillées dans le goût des anciens murs romains » et se rattachait à la grande muraille d'enceinte, à 55 mètres en avant de la grille actuelle, posée vers 1820, à l'époque même où, sans nécessité, on démolissait le vieux portail, pour « élargir une rue où personne ne passe. »

Cette grille moderne, scellée dans la muraille de la grande tour, traverse l'emplacement d'un très-ancien porche démoli en 1811 ainsi que la nef qui se raccordait à la grande église actuelle.

On peut encore reconnaître, contre les parois du clocher, la trace du vieux mur de cette église qui est remplacée par l'avant-cour, longue de 35 mètres, en avant de la façade construite en 1820, en « style gothique » disait-on alors, pour fermer la grande nef que la démolition de la vieille église avait laissé ouverte à tous les vents dans toute sa hauteur.

Durant cette même période d'abandon, l'église servit de magasin à fourrage; elle ne fut rendue au culte qu'après 1821.

Nous engageons nos lecteurs à suivre une petite allée de jardin longeant le côté sud de la nef et à s'arrêter vis-à-vis du grand pignon formant transept ou bras de la croix. En levant les yeux à la hauteur de la dernière galerie ils verront, posée dans une niche décorée de moulures ogivales, une statue colossale (2<sup>m</sup>, 95) de Saint-Germain, évêque d'Auxerre, revêtu de riches étoffes fleur-de-lysées et tenant de la main gauche la crosse abbatiale. La main droite est brisée. Au-dessus du saint évêque, dans l'arcature ogivale, un ange, tenant une couronne fleuronnée au-

dessus de la tête de Saint-Germain, le bénit de la main droite. Nous ne connaissons pas de sujet analogue : un ange bénissant. Mais ce n'est pas pour soulever une question iconographique que nous sommes venus, mais seulement pour avoir l'occasion de signaler à l'attention des visiteurs la seule belle grande statue, datant du xiv<sup>e</sup> siècle, qui soit restée à Auxerre, et qui échappa comme par miracle aux dévastations des Huguenots. On raconte que plusieurs de ceux-ci, voulant renverser la statue, montèrent sur la galerie qui, cédant tout-à-coup, se détacha en entraînant dans sa chute un des huguenots. Ses compagnons, saisis de frayeur, se hâtèrent de s'éloigner et la belle statue fut sauvée. On voit en effet la petite lacune que laissa en tombant le fragment de galerie.

Tout en continuant de suivre l'allée du jardin, on remarquera le bel appareil des grands contreforts du chœur et de la chapelle qui le prolonge. Ces contreforts, établis sur lesol très-rapide de pente s'abaissant vers la rive gauche de l'Yonne, ont une saillie considérable et sont construits en beaux grès ferrugineux de Puisaie, petite contrée très-pittoresque, située au sud-ouest d'Auxerre et au milieu de laquelle l'abbaye possédait de vastes terrains et des forêts.

On remarquera également que plusieurs jolies fenêtres ogivales sont à demi enfouies sous le sol de l'allée établie en remblai, en 1820, pour communiquer de plein-pied à une vaste terrasse faisant face à la rivière, disposition que notre panorama fait bien comprendre, en avant de l'immense façade que les restaurations ont profondément modifiée. Ces fenêtres, à demi bouchées, appartiennent à une chapelle que nous visiterons bientôt et dont nous pouvons comprendre dès maintenant la situation sur la pente de la colline, pente qui a nécessité la superposition de deux chapelles sous la grande chapelle de l'abside.

Retournant sur nos pas, nous pouvons facilement apercevoir au milieu de belles treilles de vignes les murs de soubassement, reconstruits en 1662, de l'ancienne église de SAINT-LOUP, située dans l'enceinte de l'abbaye, à quelques mètres seulement de la grande église, et démolie durant la révolution.

Nous voici revenus à l'entrée ou façade construite en 1820 et qui témoigne des progrès faits depuis cette époque par les architectes dans l'étude de l'art monumental du moyen-âge; nous entrons enfin dans la belle

**ÉGLISE ABBATIALE DE SAINT-GERMAIN.** Ce vaste édifice a été l'objet de plusieurs publications et recherches historiques. Nous nous bornons à signaler seulement ce qu'il présente de plus intéressant sous le rapport archéologique

Une chose frappe tout d'abord; c'est l'élanement et la hauteur de la nef et du chœur, vus de l'endoit élevé et formant tribune par lequel on pénètre dans l'intérieur de l'édifice. Il ne faut pas descendre moins de 19 marches pour arriver au niveau de la grande nef et de ses bas-côtés. En voici les dimensions intérieures. Largeur de la nef, 9 m.; largeur des bas-côtés, 5 m.; longueur du transept, 32 m.; largeur, 8 m.; longueur de la nef et du chœur, 45 m.; hauteur des voûtes, 26 m. La longueur totale de l'ancienne église, en y comprenant la saillie des contreforts, depuis le portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle absidale est de 116 m. L'édifice actuel n'a plus que 61 m. d'étendue.

Voici maintenant les principales dates de constructions. La première église, construite sur le tombeau de Saint-Germain vers l'an 525, fut augmentée ou rebâtie vers 845 par l'abbé laïque Conrad auquel on attribue la construction, à la même époque, de l'église souterraine ou SAINTES GROTTES qui subsistent encore aujourd'hui. Au-dessus de ces saintes

grottes, ou Cryptes, qui résistèrent seules à plusieurs incendies considérables, on commença, après de longs retards, vers l'année 1270, la construction de l'église actuelle. Les travaux furent repris en 1277 et continués lentement. L'abbé Gaucher de Chéu les reprit en 1309 et les poussa activement. Le chœur fut voûté vers 1395. L'achèvement de l'édifice est lieu de 1497 à 1508. Un demi-siècle après, en 1567, cette belle église fut dévastée par les Huguenots. En 1683, on recouvrit la toiture et on remplaça, par des vitres blanches, faite de ressources suffisantes, les vitraux peints, en 1567. Dévastée de nouveau en 1794, démolie en partie en 1811, servant de lieu de campement jusqu'en 1816 et de magasin à fourrages ensuite, l'église abbatiale de Saint-Germain montre partout les blessures que lui firent les guerres civiles plus encore que les injures ou les intempéries des saisons. Cependant l'œuvre de restauration est commencé; nous en aurons une preuve dans la chapelle de la Vierge bâtie, ainsi que nous l'avons dit déjà, dans le prolongement du chœur dont le sol au lieu d'être plus élevé que celui des bas-côtés, se trouve au contraire plus bas de la hauteur de 9 marches.

Les « hauts côtés » du chœur appartiennent ainsi que la chapelle absidale aux constructions commencées en 1277 par l'abbé de Joceval qui voulut rivaliser de hardiesse, lui et les cinquante religieux qui composaient alors la communauté, avec l'admirable construction de la chapelle de la Vierge de l'église cathédrale. On voulut à Saint-Germain faire plus fines encore et aussi hautes les colonnes centrales, au nombre de quatre, qui soutiennent la retombée des nervures ogivales de la voûte. Ces colonnes de pierre n'ont que 26 cent. de diamètre sur une hauteur de 6 m. 30 cent. et sont formées chacune de deux morceaux superposés.

Mais peu à peu la poussée inégale des voûtes fit pencher au dehors de

leur aplomb primitif ces minces colonnes qui menaçaient ainsi de se rompre. M. Dondenne, architecte habile, a pu tout récemment, à l'aide d'un chaînage en fer, consolider et aussi redresser les trop fragiles appuis élevés par un sentiment de rivalité. Nous verrons à Saint-Eusèbe d'Auxerre que la leçon fut mise à profit.

Les dates de construction que nous avons données plus haut désignent suffisamment le caractère d'ornementation des différentes parties de la nef et du transept. Celui-ci est surtout remarquable de pureté de style; c'est le type le plus beau de l'art ogival de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle dans l'île-de-France et la Champagne. Mais la nef, moins ancienne, est loin de présenter la même beauté décorative; l'aspect est raide de lignes et sec de profils. Les hautes voûtes se rattachent à une travée de la voûte surbaissée faisant partie de l'ancienne église démolie en 1811 sur la proposition de M. Blanchon, architecte, lorsqu'on procéda à l'installation de l'Hôtel-Dieu.

Nous indiquerons brièvement les objets d'art qui méritent quelque attention.

Tableaux médiocres, excepté celui placé dans le bas-côté sud, près de l'escalier et représentant la Cène (fin du XVI<sup>e</sup> siècle).

Dans le transept sud, on remarque un monument funéraire en marbre blanc au centre duquel un bas-relief attribué au sculpteur célèbre Pradier, représente allégoriquement la mort du duc de Berry; « il est soutenu par la Religion et cherche à éloigner la Justice »; style lourd et froid. Près de ce monument dont nous ignorons la provenance, on a fixé, debout dans la muraille, l'immense croix de la Mission de 1824; mission générale qui fut tant exploitée contre le gouvernement de la Restauration.

On remarque encore quelques dalles tumulaires, entr'autres celle (bas-côtés du sud) qui est enrichie de

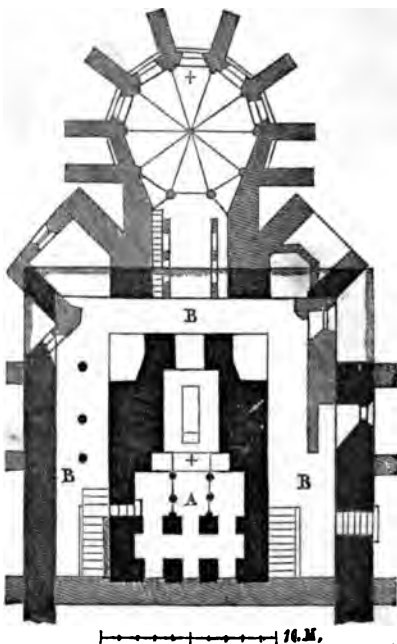
finés et nombreuses ciselures du XV<sup>e</sup> siècle, et ayant 3 m. 25 c. de longueur sur 1 m. 56 c. de largeur.

Descendons maintenant dans les

CRYPTES OU SAINTES GROTTES. A droite et à gauche du chœur, l'entrée des « hauts-côtés » est divisée par deux escaliers en pierre: l'un monte, l'autre descend; c'est ce dernier, composé de seize marches, qui conduit aux célèbres cryptes construites vers l'an 845, et dont la description très-détaillée a été publiée plusieurs fois.

Ce vieil édifice, dont nous donnons un petit plan, forme une véritable église à voûtes très-basses, en plein-cintre, sur d'épaisses murailles, taillées avec rudesse. La forme du plan général primitif était carrée avant que l'on ne construisît, en 1270, les fondations d'une église plus grande.

Au centre de cette forte muraille,



de forme carrée, que nous avons indiquée par une teinte grise, se trouve isolément une sorte de chapelle centrale que nous avons teintée en noir et qui, selon nous, serait, dans son état presque primitif, l'oratoire de Saint-Maurice reconstruit, toujours, selon nous, par Clotilde, en l'an 524 environ, au-dessus de l'emplacement du tombeau même de saint Germain. Cette chapelle, ainsi qu'il est facile de le reconnaître, forme une petite église ayant son entrée ou porche A, sa nef et son sanctuaire, où de nos jours encore se trouve exposé à la vénération des fidèles le tombeau de l'illustre évêque auxerrois.

Conrad construisit autour de cette chapelle une sorte d'enceinte B qu'il relia à la construction primitive, de même que l'abbé de Joceval ajouta aux vieilles murailles de Conrad aux grande et belle chapelle, et au-dessus même des cryptes une vaste église.

L'entrée actuelle par un couloir étroit dans la chapelle qui renferme le tombeau de saint Germain n'est qu'une « trouée » faite dans la vieille muraille lorsqu'on boucha, par les fondations nouvelles du chœur de la haute église, le porche ou entrée faisant face à l'ouest et donnant de la lumière.

C'est à la même époque que l'on fit, pour soutenir la voûte de cette même chapelle, qui n'avait qu'une courbe précédemment, les petites voûtes soutenues par deux fortes pièces de bois posées chacune sur deux colonnes fort anciennes et qu'on aura arrachées au porche que l'on interceptait ou détruisait, et qui présentait trois arcades sur la façade.

Nous attribuons la même origine aux autres colonnes à chapiteaux « carlovingiens » qu'on remarque dans diverses parties de ces curieuses cryptes, ravagées par les huguenots en 1567, et que des travaux maladroits et malhabiles ont défigurées de la manière la plus regrettable, soit par un recrépissage en mortier,

soit par des ornements peints du goût le plus médiocre et témoignant d'une ignorance sans limite sous le rapport archéologique ou iconographique.

De nombreuses inscriptions grossièrement faites indiquent les noms des évêques et des abbés qui eurent leur sépulture dans les saintes grottes.

On remarque la rusticité de forme de plusieurs grands sarcophages en pierre et notamment celui de saint Germain.

**CHAPELLE SAINTE-MAXIME**, belle chapelle, bâtie dans le prolongement de l'axe de la grande nef, vers l'an 1275, et voûtée en arcs d'ogives formant dix nervures recouvertes de badigeon et d'ornements peints d'un goût médiocre; cette soi-disant décoration fut faite en 1658 et s'étendit sur toutes les cryptes, qu'elles décorent fort mal. On reconnaît des têtes d'anges, de chérubins, de séraphins; des palmes, des couronnes, des draperies, des balustrades, des médaillons, etc.

Dans un couloir étroit et obscur, dix-neuf marches descendent dans la chapelle basse de Saint-Clément, située au-dessous de celle de Sainte-Maxime, laquelle est elle-même située au-dessous de la chapelle de la Vierge.

La **CHAPELLE DE SAINT-CLÉMENT** est celle qui fut terminée la première lors de la reconstruction entière de l'église par l'abbé Jean de Joceval, en 1270, environ. On remarque vers l'entrée de cette chapelle le soubassement de deux des quatre fines colonnes soutenant les voûtes de la chapelle de la Vierge; elles posent sur le roc formant le massif de la colline. Même décoration murale que dans toute l'étendue des cryptes, à l'égard desquelles nous bornerons à notre courte description, renvoyant pour la description complète à l'ouvrage de l'abbé Dom Fournier. *Bul. Bibli.*

**CLOÎTRE ET PRÉAU**. Cette partie si importante autrefois des abbayes n'offre plus ici aucun intérêt depuis

reconstruction entière, vers 1760, dans le style lourd adopté dès cette époque pour les grands édifices. Ce cloître, de forme carrée, est ouvert sur trois de ses côtés par sept arcades, en plein-cintre; le quatrième côté, celui du nord, contigu à l'église, a été réservé, en avant du portail du cloître, une riche fenêtre en pierre, dont la grande arcade ogivale est décorée d'une belle rosace et d'arcatures lobées datant de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Cette grande fenêtre peut donner une idée de l'ensemble que devait présenter autrefois le cloître de l'abbaye, dont les arcades actuelles remanent l'élégante décoration. La hauteur intérieure des galeries est de 35 mètres. Le sol, dépourvu de toute verdure, contribue à donner à cette « cour » un aspect triste et orne.

Avant de visiter les grandes salles occupées aujourd'hui par les malades, il faut donner quelques minutes d'attention aux sculptures du grand portail nord s'ouvrant dans le cloître. Les différents bas-reliefs du linteau et du tympan sont relatifs à la vie de saint Germain. Le style de ces sculptures est un peu sec et monotone; il est de même pour l'ornementation de la voussure et des côtés du porche qui rappelle plutôt le genre italien que le genre français dans l'agencement des lignes et le profil des moulures; xiv<sup>e</sup> siècle.

**DORTOIRS OU GRANDES SALLES.** Il est bien difficile de pouvoir maintenant reconnaître toute la grandeur et la beauté monumentales des anciens bâtiments de l'abbaye de Saint-Germain. Les grandes salles du chapitre, du dortoir, du réfectoire, construites vers l'an 1148 par l'abbé Artaud, ont été, en 1820, divisées et subdivisées par des cloisons et des planchers pour y établir de nouvelles salles de malades. On détruisit les anciennes fenêtres pour en établir de nouvelles correspondant aux nouveaux étages.

Une description détaillée de la disposition primitive des vastes salles

voûtées et de leurs dépendances anciennes nous entraînerait trop loin et serait sans utilité pour le visiteur « pressé. » Disons seulement qu'on peut voir et toucher du doigt d'admirables chapiteaux sculptés dans les salles nommées : salles de Saint-Joseph, de Sainte-Marie, de Sainte-Philomène, etc. Ces chapiteaux, d'une élégance et d'une habileté de ciseau très-remarquables, soutiennent la retombée centrale, formant deux nefs, des voûtes en plein cintre bâties par l'abbé Artaud et que de larges contreforts, du côté de la vallée, maintenaient dans leur stabilité sept fois séculaire. Le côté opposé s'appuyait sur les voûtes du cloître.

Lors des travaux nécessités par l'installation des malades, on crut pouvoir enlever les contreforts, chose bien imprudente et qui faillit entraîner la ruine de tout l'édifice, qu'on dut se hâter de consolider ou maintenir par d'énormes barres de fer.

Le dessin, ou panorama, que nous publions, montre dans tout son développement la longue façade de l'Hôtel-Dieu qu'il fallut consolider; c'est une vaste et monotone façade depuis les « restaurations » dont nous parlons.

D'autres longues salles voûtées, fort remarquables et encore considérables, peuvent être visitées. Ce sont les Celliers ou caves faisant face à l'ouest sur leur côté extérieur et offrant également un grand intérêt archéologique; xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles.

Les autres dépendances de l'Hôtel-Dieu méritent aussi une visite, notamment : la Cuisine (vaste salle voûtée), la Buanderie, la Lingerie, la Pharmacie, etc. Ce qui manque à ce bel établissement, ce sont les anciens jardins de l'abbaye transformés maintenant en vastes cours à l'usage de l'Ecole normale et de la Gendarmerie occupant de longs corps de bâtiments, où les archéologues n'ont rien à voir quant à présent.

**SAINT-PELERIN** (ancienne église paroissiale de). Nos dessins indiquent entre le pont et l'écluse du canal, près de la petite rue de la Poterne aboutissant au quai de Condé, le pignon d'une église aujourd'hui transformée en bâtiment d'habitation, et bâtie sur l'emplacement d'un oratoire fondé par saint Pélerin, vers l'an 260, aux abords d'une fontaine « où il avait coutume de baptiser, » dit l'abbé Lebeuf. Cette fontaine, aujourd'hui renfermée dans une sorte de puits, dont la margelle n'offre aucun intérêt, se voit encore dans le fond de l'ancien charnier ou chapelle souterraine de l'église et au-dessous même du sanctuaire maintenant méconnaissable.

Les murs de facades extérieures de l'église de Saint-Pélerin, refaits au xvii<sup>e</sup> siècle, enveloppent une construction datant de 1553 et dont les débris offrent quelque intérêt, notamment les voûtes en plein cintre, mais à nervures dans le style ogival, que l'on voit encore en pénétrant dans le dédale un peu délabré de cloisons et de planchers encombrant la nef qui, déjà, en 1567, avait été dévastée par les Huguenots, maîtres de la ville d'Auxerre.

Les nervures des voûtes sont décorées de rinceaux ou ornements peints et portant la date de 1630, époque de la restauration dernière de cette pauvre église.

Une tradition attribuait à la fontaine de Saint-Pélerin la vertu de guérir diverses maladies.

Une autre fontaine dite des Teinturiers, qui n'a pas cessé d'être utile, se voit à l'extrémité de la même rue de Saint-Pélerin, n<sup>o</sup> 47 ; elle est renfermée dans un petit bassin voûté.

**SAINT-PERE** (église paroissiale de). Cette église, dont le nom réel est Saint-Pierre-en-Vallée, est l'édifice important qui, dans notre panorama, se voit un peu au-delà du pont d'Yonne. Une belle et haute tour ap-

pelle l'attention tout d'abord.

On suit la rue du pont jusqu'au n<sup>o</sup> 39. Là une porte formée de deux pilastres, et nommée porte de Saint-Vincent, conduit par une petite ruelle jusqu'au pied de l'église ; mais nous engageons nos lecteurs à suivre la rue du Pont jusqu'à l'angle de la rue Joubert, en laissant encore sur la droite une petite place publique établie devant la façade principale de Saint-Père.

De la rue Joubert, nommée autrefois rue du Grand-Renard, on peut, en se plaçant sous l'arcade d'un trécurieux petit édifice, dont nous parlerons bientôt, embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la façade et de la grande tour ou clocher qui s'élève sur la droite.

« On fait remonter, dit M. Quantin, l'origine de l'abbaye de Saint-Pierre au vi<sup>e</sup> siècle. Elle est désignée sous le vocable de Saint Pierre et Saint-Paul au siècle suivant. Au xi<sup>e</sup> siècle, il y avait un Chapitre séculier présidé par un chapitre de la cathédrale. L'évêque Humbaud y établit des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève en 1107. Le premier abbé régulier fut Odo en 1174. La commende y fut établie en 1542. La réforme nécessitée par suite des désordres des temps, y ramena en 1635 les chanoines réguliers de la congrégation de Sainte-Geneviève de Paris. » L'église de Saint-Père devenue paroissiale fut transformée en 1794 en fabrique de salpêtre, puis enfin rendue au culte. Cet édifice n'a pas cessé, depuis cette époque, d'être l'objet de restaurations intelligentes et suivies.

Large de 25 mètres environ, la façade de l'église de Saint-Père présente un type intéressant de l'art architectural au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. Construite d'un seul jet, bien que très-lentement, cette façade, bâtie en belles pierres de taille, offre dans la disposition des colonnes, des pilastres et des corniches d'ordres ionique, corinthien et composite, une symétrie complète mais qui n'a rien de



l'uniformité froide et plate de quelques édifices contemporains ; à Saint-Père d'Auxerre, on retrouve au xvii<sup>e</sup> siècle l'art de la Renaissance mêlé à quelques réminiscences de l'architecture ogivale, notamment dans les deux fenêtres centrales et dans les arcs-boutants. La forte saillie des corniches, soutenues par douze belles colonnes largement et hardiment détachées en avant sur leurs piédestaux, le relief énergique de l'ornementation sculptée, enfin l'élégance incontestable des proportions élancées données aux colonnes des différents étages, produisent un effet pittoresque vivement accentué d'ombres et de lumières.

Quelle que puisse être, et avec raison, la préférence donnée au style ogival sur le style de la Renaissance appliqué aux édifices religieux, il n'en est pas moins certain que l'on accordera une valeur réelle, comme composition et construction à la façade de l'église Saint-Père, façade commencée vers l'an 1575 et terminée en 1658. Cette dernière date est sculptée sur l'entablement qui termine le sommet du pignon ou fronton. Les dates de 1648 se voient sur les portes latérales.

Avant d'entrer dans l'intérieur de l'église, nous signalerons à l'attention des visiteurs le clocher, haute tour carrée construite en bel appareil sur le flanc méridional de la nef près du petit portail de SAINT-VINCENT, un peu lourd de style et d'ornementation, bien que rappelant le remarquable portail de Saint-Père dont nous parlons page 43.

Le CLOCHER DE SAINT-PÈRE fut construit, ainsi que l'église tout entière, au frais des habitants de la paroisse. Une inscription gravée dans un encadrement sculpté, et scellée dans la muraille du clocher à peu de hauteur au-dessus du sol, portait ces mots, copiés par l'abbé Lebeuf, et aujourd'hui illisibles par suite de mutilations :

En mil cinq cent et trente six.  
Au mois de juin sixième jour,  
Les fondements furent assis  
De cette magnifique tour.  
Prions Jésus.

Bâtie sur une base de forme carrée ayant environ 9 mètres de côté, sans compter la saillie d'énormes contreforts, cette belle tour s'élève à une hauteur de 45 mètres à peu près, et se terminait par une plate-forme aujourd'hui remplacée par une toiture basse.

Commencée en 1536 et achevée en 1557, elle rappelle mieux le style du xv<sup>e</sup> siècle que celui du xvi<sup>e</sup>. Si des dates positives, recueillies dans des documents non moins positifs, ne venaient arrêter toutes conjectures, on assignerait à cette belle tour au moins un demi-siècle de plus.

On croit reconnaître, même pour le dernier étage de la tour, auquel on assignerait également une date bien extraordinaire, celle de 1577, le caractère habituel de la décoration ogivale de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Sans nous arrêter à ces questions de date, quant à présent, nous ferons remarquer l'élégance générale de la construction dont la solidité a été mise souvent à l'épreuve par le tonnerre, et, une fois aussi, par les Huguenots qui, en 1567, mirent le feu à la charpente du beffroi pour avoir les cloches, dit-on. Les traces de cet incendie sont encore visibles à l'intérieur de la tour divisée en trois étages par de belles voûtes en pierres à nervures ogivales, mais ruinées aujourd'hui.

La petitesse de notre dessin ne laisse pas reconnaître suffisamment les statues au nombre de six pour chacun des quatre côtés de la tour ; ces statues d'un style lourd et médiocre contribuent pourtant à la décoration générale : ce sont les apôtres, la Vierge, Saint-Jean l'Évangéliste, etc. A la base de la tour faisant face au midi, une arcade en pierre, décorée de quelques sculptures indiquant l'entrée de l'ancien cimetière (et une

petite inscription effacée portant la date de 1525) conduit à l'escalier montant aux cloches; à l'entrée même de cet escalier formé de 280 marches on remarque une inscription faisant connaître « qu'en 1809 l'escalier fut repris en sous-cœuvre et rétabli »

**INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.** L'aspect général offre de la régularité et de la grandeur, mais aussi un peu de monotonie. La grande nef et ses bas-côtés sont soutenus par d'énormes colonnes cylindriques, à chapiteaux semi-corinthiens, recevant la retombée des voûtes en pierres décorées de quelques ornements peints et portant les dates de 1624 à 1672.

On lit dans la nef latérale, à gauche, au-dessus de la double arcade en plein-cintre de la 1<sup>re</sup> chapelle l'inscription suivante :

LES VOUTES DE CETTE EGLISE ONT ÉTÉ PARACHEVÉES EN L'ANNÉE 1672 PAR L'ORDRE DE NOBLE NICOLAS SEVRAT, CONSEILLER DU ROY AU BAILLIAGE ET SIÈGE PRÉSIDENTIAL D'AUXERRE. HONORABLES HOMMES, GABRIEL REGNAR, GERMAIN REGNARD ET NICOLAS CHOIN, MARCHANDS DE PRÉSENT EN CHARGES DE PROCUREURS DE LA FABRICE DE CÉANS.

En effet les dates de 1670-1672 se lisent à différentes clefs de voûtes dont les nervures sont telles qu'elles eussent pu être faites cinquante ans plus tôt; les dates de 1615 et 1616 se voient également à quelques nervures et témoignent des longues années employées à la construction de l'édifice dont les vicissitudes ont été soigneusement racontées par M. Leclerc de Fourolles, Annuaire de l'Yonne de 1842-43.

Les nombreuses fenêtres qui éclairent la nef et les chapelles des bas-côtés étaient décorées de verres peints représentant un grand nombre de saints; verrières données, ainsi que le constatent encore des inscriptions par des habitants de la paroisse de Saint-Père. Les dates de donation se trouvent partout, malheureusement la plupart de ces verrières sont peu intéressantes au point archéo-

logique, mais elles offrent au contraire pour l'histoire d'une paroisse une valeur réelle.

Nous ne citons pas, dans notre rapide et très incomplète description, ces différentes inscriptions, de même que nous n'indiquerons que sommairement le nom d'un artiste sculpteur qui fut employé durant longtemps à décorer l'église d'un Chemin de la Croix et d'une chaire à prêcher: Gaetano Franghini, di Genova (Gènes) inventò et scolpi l'anno del signore 1845, lit-on sur le soubassement de la chaire à prêcher.

Quelques tableaux, entr'autres celui peint sur bois que l'on voit dans la cinquième chapelle du côté du nord, représentant trois scènes de la vie de N. S. (fin du XVI<sup>e</sup> siècle ?) méritent une minute d'attention.

En sortant de l'église par le portail principal nous conduirons nos lecteurs, en longeant le bas-côté du nord, vers le fond d'une impasse, à une petite porte (n<sup>o</sup> 5) conduisant, après avoir traversé une cour étroite, à un corps de logis qui n'offre, à l'extérieur, aucun intérêt, mais qui, à l'intérieur, renferme au rez-de-chaussée deux vastes salles faisant partie de l'ancienne abbaye de Saint-Pierre-en-Vallée. Ces deux salles sont remarquables par leurs voûtes ogivales dont les nervures viennent s'appuyer sur des colonnes centrales à chapiteaux élégants. On reconnaît dans toute sa pureté le style ogival de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Malheureusement ces salles sont diminuées de hauteur, par suite du rehaussement du sol, d'environ 2 mètres.

La plus grande salle a 11 mètres de longueur sur 7 de largeur; l'autre est moins longue et toutes deux sont parfaitement conservées. Elles servent de salles d'asile. Notre Panorama laisse entrevoir les bâtiments de l'ancienne abbaye, occupés aujourd'hui par des religieuses de Saint-Père.

Nous arrivons enfin à un petit édifice qui a le privilège de piquer la curiosité des étrangers et qui, en effet,

beaucoup d'intérêt archéologique le fait même de l'incertitude de provenance ou de date qui l'envisage nous pouvons dire ainsi : ce portail ou la

FAÇADE DE SAINT-PÈRE (rue Joubert,

curieux petit monument, situé à l'ouest et à 42 mètres de distance de la façade de l'église de Saint-Père, à l'entrée principale de l'ancien cloître. Il se compose d'une arcade en cintre de 3 mètres 10 centimètres de largeur, sur 4 mètres de hauteur, au-dessus de laquelle quatre fines colonnes d'ordre corinthien soutiennent l'entablement dont la frise est tout fort remarquable pour la simplicité et l'élégance des rinceaux ou volutes qui la décorent.

À une certaine distance « quoiqu'il soit très mutilé ou par le temps, cet entablement nous paraît appartenir à l'art romain plutôt qu'à l'art français de la Renaissance.

Au-dessus de cette même corbeille que l'on pourrait croire romaine, nous répétons, s'élève une sorte de fronton décoré de six petits pilastres surmontés de trois niches, vides maintenant, entre lesquelles on remarque des bustes entourés d'ornements sculptés. Plus haut dans le tympan central qui couronne tout l'édifice, la sculpture est arrêtée longuement par deux statues accoudées, sculptées dans un relief et d'une assez grande beauté de style. La statue de gauche, relativement au spectateur, est représentée tenant une couronne d'or et sur son fronton ; le mot SCERES est gravé au-dessus de cette figure. À droite, un guerrier barbu tient un groupe de différents fruits ; on lit le mot NOEL, au-dessus de lui, et le mot NOEL, à côté de ce panneau.

Nous avons cherché vainement une inscription, une date, enfin un relief quelconque qui pût nous donner dans l'appréciation de l'époque de sa construction, à laquelle on attribue ce petit et charmant

portail. Malheureusement l'état déplorable de la pierre ne permet plus de bien apprécier toute la finesse de sa ciselure à peine reconnaissable çà et là dans les parties les moins exposées aux intempéries des saisons.

L'histoire locale étant restée muette à l'égard de la date de la construction du portail du cloître de Saint-Père, nous la classons comme pouvant appartenir à la période de 1540 à 1550.

CHAPELLE du Collège, à l'angle des rues du Champ et Quincampoix.

On aperçoit cette chapelle dans notre panorama entre la cathédrale et l'église de St.-Germain près des bâtiments du collège dont elle fait aujourd'hui partie. Elle a été construite en 1673 pour servir de chapelle au séminaire ; des pilastres et un entablement d'ordre ionique décorent sa façade assez insignifiante. Nous avons dit ailleurs que la rue du Champ bordait vers le nord l'étang de Saint-Vigile.

Dans cette même rue et presque vis-à-vis la chapelle du collège on remarque une belle maison construite en briques et pierres vers 1678 et occupée par les sœurs de la Providence établies à Auxerre dès l'année 1658.

Cette maison est habitée aujourd'hui par les dames Ursulines, dont nous avons parlé page 46.

CHAPELLE du séminaire (rue de Paris, n° 98).

Cette belle chapelle se voit dans notre panorama au-delà et un peu à gauche de la chapelle du séminaire (anciennement des visitandines).

La façade principale, décorée de colonnes et de pilastres ioniques, formant portique, et plus haut de colonnes et de pilastres corinthiens, offre un type assez pur de l'art de bâtir durant les premières années du dix-huitième siècle, époque où l'emploi de la brique avait cessé d'être à la mode à Auxerre.

« Dès l'année 1714, dit M. Char

don, les dames de la Visitation avaient fait commencer la construction de leur chapelle, la plus régulière et la plus élégante des églises modernes de la ville; elle fut achevée dans l'automne. »

Nous doutons un peu, malgré l'affirmation de l'historien Auxerrois, que l'édifice dont nous parlons ait pu être construit dans l'espace de quelques mois. La nef intérieure et ses deux chapelles formant bras de la croix présentent une disposition de plan assez rare, celle de la croix grecque. Des colonnes et des pilastres d'ordre ionique et leur entablement soutiennent les voûtes en plein cintre et en pierre se terminant en quart de sphère, c'est-à-dire en demi-dôme, et se réunissant à un dôme central de forme ovale.

Quelques travaux de restauration rendraient à cette intéressante petite église ou grande chapelle toute sa disposition primitive un peu altérée par des fenêtres bouchées.

### URSULINES (ancienne chapelle des).

On reconnaît dans nos dessins, un peu à gauche de la cathédrale, vers le haut de la ville, les grands toits de l'ancien couvent des Ursulines, aujourd'hui occupés par un bataillon de ligne.

A une distance d'un peu moins de 200 mètres du Musée-Bibliothèque, (voir page 57) les petites rues de Saint-Vigile et des Ursulines conduisent à l'angle de la rue du Nil où s'élève la façade (de style ionique ou à peu près) d'une chapelle bâtie en 1638 pour la communauté des dames Ursulines établie à Auxerre, en 1617, par l'évêque François de Donadieu.

Nous ne parlons de cette chapelle que pour signaler le bas relief placé au dessus du portail, et représentant « sainte Ursule » protégeant des plis de son manteau douze sœurs religieuses dans l'attitude de la prière. A droite et à gauche de l'archivolte en plein cintre, on remarque deux grandes figures allégoriques, la poitrine

et les jambes nues, tenant une palme. Au-dessus Dieu le Père et le Saint-Esprit complètent le sujet de ce bas-relief, assez médiocre de style, mais montrant bien le mélange du sacré et du profane tel qu'on l'entendait au xvii<sup>e</sup> siècle.

**ASILE DES ALIÉNÉS.** Cet établissement considérable est situé au nord de la ville et à 230 mètres de la route de Paris sur le côté droit de la grande route de Paris. Le Panorama et le Plan d'Auxerre font reconnaître l'ensemble et la disposition pittoresques des nombreux bâtiments isolés les uns des autres, mais placés et construits avec symétrie et régularité.

De la Porte de Paris la grande route, autrefois si fréquentée, se prolonge en ligne droite sur plus d'un kilomètre de longueur et ressemble à une belle et large avenue conduisant à deux édifices considérables paraissant dépendre l'un de l'autre et même ne former qu'un seul. L'un est le PÉNITENCIER, l'autre est l'ASILE DES ALIÉNÉS construit sur l'emplacement occupé précédemment par les bâtiments assez importants de l'ancien HÔPITAL-GÉNÉRAL fondé en 1680 par la ville d'Auxerre.

Il ne reste plus rien des bâtiments primitifs construits aux frais des Auxerrois, que la chapelle dont le portail longe la grande route et qui ne fut édiflée qu'en 1762, ainsi qu'une inscription gravée sur cuivre et scellée dans l'un des pilastres de la nef le constate. Voici cette inscription, que nous donnons malgré sa longueur :

L'AN DE GRACE MDCCLXII (1762) SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV, LE PONTIFICAT DE N. S. P. LE PÈRE CLÉMENT XIII ET L'ÉPISCOPAT DE MONSIEUR JEAN-BAPTISTE-MARIE CHAMPION DE CICÉ, ÉVÊQUE D'AUXERRE, LA PREMIÈRE PIERRE DE CETTE ÉGLISE A ÉTÉ POSÉE AU NOM DE TRÈS HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSIEUR LOUIS, JOSEPH DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PRINCE DU SANG, DUC D'ENGUIN (sic), DE

MARONNAIS ET DE GUISE ETC., PAIR ET  
 SEIGNEUR DE FRANCE, GOUVERNEUR  
 LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR LE ROI EN  
 PROVINCES DE BOURGOGNE ET BRESSE,  
 LES MAINS DE HAUT ET PUISSANT SRI-  
 GUR LOUIS, FRANÇOIS DE DAMAS, MAR-  
 S D'ANLEZY, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES  
 ARMÉES DU ROI, GOUVERNEUR DE SALCE ET  
 LA VILLE D'AUXERRE, LIEUTENANT GÉ-  
 NÉRAL DE BOURGOGNE AU DÉPARTEMENT  
 CHAROLLAIS ET COMMANDANT POUR SA  
 MAJESTÉ DANS LADITE PROVINCE, CHARGÉ  
 LA PROCURATION DE SON ALTESSE SÉNÉ-  
 CHESQUE.

Cette chapelle, assez vaste de pro-  
 portion, est décorée à l'extérieur et à  
 l'intérieur de pilastres ioniques et  
 d'un entablement du même ordre.

En 1789, un architecte n'eut  
 pas osé s'abstenir d'employer l'un des  
 premiers ordres d'architecture ; le public  
 fut blâmé et accusé de mauvais goût.  
 Aujourd'hui il n'en est plus de même,  
 et après un coup d'œil jeté sur  
 l'ensemble des bâtiments qui composent  
 l'Asile des aliénés, il est fort difficile  
 à un « descripteur » comme nous  
 sommes de dire qu'il est le style architectural  
 de l'édifice. Ce n'est ni l'antique, ni le  
 gothique, ni la renaissance. C'est  
 plutôt une sorte d'imitation très-  
 simplifiée, très simplifiée du style ro-  
 man civil allemand du XII<sup>e</sup> siècle, mais  
 appliquée d'une manière ingénieuse  
 et adaptée aux exigences actuelles  
 de la lumière et de distribution.  
 L'asile est destiné à recevoir 350  
 aliénés des deux sexes. Il occupe une  
 surface d'environ 14 hectares y compris  
 9 hectares consacrés à la culture.  
 L'ensemble se compose de 23 bâti-  
 ments séparés par cours et jardins, et  
 disposés en échiquiers, sous forme  
 de quadrilatère. A droite, la division  
 des hommes avec leurs services  
 particuliers ; de l'autre côté, des con-  
 structions analogues et d'égale im-  
 portance sont destinées aux femmes.  
 Au centre s'élève le bâtiment des  
 services généraux. Ces pavillons sont  
 reliés entre eux par des galeries  
 couvertes.  
 Les quartiers sont clos exclusive-

ment par un saut de loup qui permet  
 à la vue de s'étendre au loin et à l'air  
 de circuler librement.

Les quartiers réservés aux pen-  
 sionnaires de première, de deuxième  
 et de troisième classe offrent  
 toutes les conditions désirables de  
 confort et de luxe.

Les cellules pour les agités sont par-  
 quetées, cirées et frottées ; elles sont  
 éclairées : trois par le haut, et deux  
 par des fenêtres à hauteur d'appui ;  
 ces dernières sont protégées par deux  
 grillages mobiles. Le quartier est  
 chauffé et ventilé par un calorifère  
 à circulation d'eau chaude.

L'*Annuaire de l'Yonne* fournit tous  
 les renseignements désirables sur le  
 personnel de ce bel établissement ;  
 nous y renvoyons nos lecteurs.

**COLLÈGE.** Ce sont les vastes bâti-  
 ments dont on ne voit dans notre  
 panorama que les longues toitures un  
 peu à gauche du clocher de Saint-  
 Germain.

Le collège, situé rue du Collège,  
 n° 12, autrefois grande-rue Saint-  
 Germain, fut fondé par Jacques Amyot,  
 évêque d'Auxerre, ainsi que l'indique  
 l'inscription suivante placée en 1787  
 au-dessus de la grande porte d'en-  
 trée :

DEO ET PATRIÆ  
 GYMNASIUM

JACOBI AMYOT AULISSIODORENSIS EPISCOPI  
 MUNIFICENTIA CONDITUM ANNO M.D.XCV.  
 QUOD IN REGIUM MILITARE EREXIT. OPTI-  
 MUS PRINCEPS LUDOVICUS XVI ET CONGRE-  
 GATIONI SANCTI MAURI CREDITIT ANNO  
 M.DCC.LXXVII.

RELIGIO, LITTERÆ, ARTES, AMICO FÆDE-  
 RE SOCIANTUR.

Dans l'axe de l'entrée, au fond  
 d'une vaste cour de forme à peu près  
 carrée ayant environ 26 mètres de  
 largeur s'élève la façade principale  
 bâtie en briques et pierres de taille,  
 ainsi qu'un grand corps de logis en  
 retour d'équerre sur notre droite et  
 vis-à-vis duquel on a construit récem-  
 ment un long bâtiment monotone  
 d'aspect et de couleur.

L'ensemble du vieil édifice est sévère de forme et fait bien reconnaître le type des constructions de la fin du seizième siècle, époque où, comme réaction de l'art élégant de la renaissance on adopta un style lourd et massif dont le développement durant le dix-septième siècle fut général et produisit ce qu'on appela alors le « style grandiose. »

Commencé en 1584, terminé, ou à peu près, en 1586, le collège d'Auxerre, édifié dans une contrée où les carrières de belles et puissantes assises de pierre abondent, fut bâti selon la mode du temps, et d'après la méthode suivie dans les contrées où, à défaut de pierres, il faut absolument se servir de briques.

Remarquons que dans les localités qui ne peuvent avoir que des briques comme matériaux principaux de construction, on recouvre celles-ci invariablement d'un enduit destiné à figurer de larges pierres de taille. Nous pourrions à Auxerre retrouver encore un assez grand nombre de maisons bourgeoises bâties en briques et pierres de taille et datant du dix-septième siècle. Voir page 50.

Nous signalerons brièvement comme le plus digne d'attention dans le « grand logis » du collège les voûtes en arc de cercle surbaissé des salles du rez-de-chaussée, et les arcades du grand escalier de pierre conduisant aux étages supérieurs. C'est dans ces différentes salles que sont disposées les riches collections formant les expositions artistique et industrielle organisées à propos du Congrès scientifique.

**TOUR ET PORTE DE L'HORLOGE.** C'est l'un des édifices civils les plus intéressants de la ville ; il serait aussi l'un des plus remarquables, pour les provinces centrales de la France, s'il était encore tel qu'il fut construit.

L'Horloge d'Auxerre se divise en deux parties bien distinctes : la Porte et la Tour. Celle-ci se voit dans notre panorama ; la place de l'édifice

se trouve indiquée dans le Plan général de la ville. On reconnaît que c'est sur le mur même de l'enceinte de la cité gallo-romaine que l'Horloge est établie et près de l'enceinte particulière de l'ancien château des comtes d'Auxerre.

Vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, en 1457 environ, on construisit, en appuyant à la muraille antique, l'édifice élégant au centre duquel s'ouvre une large et haute arcade ogivale destinée, tout en laissant un passage libre, à soutenir la « chambre » de l'horloge et les deux immenses cadrans qui devaient faire face chacun aux deux rues aboutissantes. Ces deux cadrans fort compliqués et richement décorés, furent placés au centre d'une arcature en accolade surmontée d'un pignon très-aigu et accompagné de chaque côté par deux pilastres ou flèches en pierre, sculptées dans le goût du temps, c'est-à-dire de chardons frisés et de feuilles dentelées.

Les deux façades reçurent une décoration semblable. Une toiture très-étroite et dont la trace est encore visible sur le mur de la tour près de la base d'une petite tourelle d'escalier posée ou encorbellement, couvrait cette partie de l'édifice à laquelle on parvenait facilement par un escalier tournant placé dans une autre tourelle également en encorbellement, et qui se voit à droite de la grande arcade.

La façade de l'horloge tournée vers le couchant est celle qui a été le moins « restaurée » on peut retrouver et reconstituer l'ensemble du couronnement qui fut renversé ou fortement endommagé par un ouragan en 1772. A cette époque où le style gothique était loin d'être en faveur, on se borna à refaire la toiture telle qu'elle se voit encore, et en laissant subsister les chardons frisés, finement sculptés ; mais dans une restauration plus récente (1851), du côté du levant, on jugea utile de détruire des chardons semblables, afin

de bien « dresser » le mur probablement. Heureusement que d'anciennes gravures sont restées et peuvent, malgré leur peu d'exactitude archéologique, permettre de refaire ce qui fut démolí. Nous publierons un jour, dans l'ANNUAIRE DE L'YONNE qui, déjà, a donné un dessin de l'ancienne flèche, une vue complète de l'horloge d'Auxerre.

L'ancienne flèche que nous venons décrire était à elle seule un charmant édifice surmontant la plateforme de la haute tour ronde où, depuis 1827, on voit une carcasse en charpente dont le seul mérite est qu'elle menace ruine. L'année précédente, le 28 septembre 1826, par la négligence d'ouvriers plombiers, le feu prit à la galerie en bois qui couronnait la tour et servait de base à un charmant clocher ou beffroi, construit vers 1484, en bois recouvert en plomb, et dont l'élégance ne le cédait en rien aux constructions analogues des plus riches cités. Toutefois il faut ajouter que souvent il fallut restaurer quelques portions de cette belle flèche, et que chaque restauration enlevait une notable partie de son ornementation, soit comme découpures en plomb, soit comme décoration peinte ou dorée. C'est ainsi que les nervures à chardons frisés de la flèche, disparurent peu à peu et que les feuilles de plomb furent remplacées par des ardoises.

Terminons cette courte description rétrospective en émettant le vœu qu'une nouvelle flèche remplace bientôt celle qui fut incendiée.

**HOTEL-DE-VILLE.** Cet édifice situé près de la belle tour de l'Horloge et contigu au Palais de justice, n'offre au point de vue exclusivement archéologique, que peu de chose à voir.

Le bâtiment actuel, dont la façade est d'un style assez élégant, fut construit vers 1733 sur l'emplacement d'un ancien hôtel-de-ville remontant seulement au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, dont il ne reste plus qu'un petit pas-

sage, à nervures ogivales, décorées de deux clefs de voûte très-finement sculptées.

Au centre de la façade dans le tympan du fronton un large écusson sculpté et peint a été placé; ce sont les armoiries de la ville. Cet écusson servit de sceau à la commune d'Auxerre lorsqu'elle eut obtenu sa charte d'affranchissement en 1223.

Ce fait historique important est rapporté dans toute son étendue par les historiens d'Auxerre. L'acte lui-même d'affranchissement a été publié. La comtesse Mathilde, ou Mahaut, fille du comte d'Auxerre, Pierre de Courtenay, permit aux nouveaux bourgeois d'Auxerre, pour compléter leurs franchises, de se servir de son sceau.

**HOTEL-DIEU** (l'ancien), aujourd'hui DÉPÔT DÉPARTEMENTAL DE MENDICITÉ, se remarque dans notre panorama vers le haut de la ville entre les églises de Saint-Pierre-en-Vallée et Saint-Eusèbe.

Transféré, vers l'an 1466, dans l'intérieur de la ville, l'HOPITAL DES GRANDES-CHARITÉS reçut plus tard le nom d'HOTEL-DIEU DE LA MADELEINE « en raison, dit M. Leclerc, de ce que, vers le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, Guy de Mello, évêque d'Auxerre, rapporta, de Vézelay, des reliques de sainte Marie-Madeleine, qu'il déposa dans la chapelle des infirmes de cet établissement. » Cette chapelle existe encore; on en remarque l'abside faisant face à la place Chante-Pinot, mais très mutilée, à l'intérieur surtout; les fenêtres ont été bouchées, les colonnes brisées, etc. (xiii<sup>e</sup> SIÈCLE).

Cependant quelques détails d'ornementation : la grande corniche, des chapiteaux, des colonnettes, donnent encore à ce vieux bâtiment dont la façade longeait la grande voie romaine d'Auxerre à Sens, ainsi que l'indique notre plan, un ensemble pittoresque méritant d'être vu.

Le Dépôt de mendicité, créé par suite d'un décret du 10 février 1853, a pu être ouvert dès le 1<sup>er</sup> juin sui-

vant. Un large préau ombragé par de vieux ormes donne à cette triste demeure de l'air et de la verdure.

**MAISONS ANCIENNES.** L'énumération seule des incendies qui ont ravagé la ville d'Auxerre offrirait un lamentable tableau des vicissitudes qui ont amoindri ou détruit des quartiers entiers. Nous aurons pourtant à signaler aux visiteurs un certain nombre de maisons anciennes qui, sous divers rapports offrent encore, malgré des remaniements et surtout des restaurations, un intérêt réel de curiosité. Elles peuvent être rangées en deux catégories : la première, comprenant les maisons en bois ; la seconde, les constructions en pierres et briques.

Les maisons en bois appartiennent à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvi<sup>e</sup>. Les maisons en briques et pierres ne datent que du xvi<sup>e</sup> siècle et du xvii<sup>e</sup>. L'art si élégant de la renaissance a laissé peu de traces à Auxerre pour les habitations particulières ; le style mélangé ou mixte du règne de Louis XIII a, au contraire, été largement et assez habilement employé. Nous donnons ici une sorte de liste qui pourra guider un étranger dans le dédale de rues montueuses qui avoisinent la cité gallo-romaine. Nous indiquons le nom de la rue et le n<sup>o</sup> de la maison digne d'être signalée. Le plan que nous donnons devra surtout servir parce que les maisons intéressantes y sont marquées en noir, de même que les grands édifices.

**PRÈS DE LA TOUR DE L'HORLOGE.** Rue des Neiges, n<sup>o</sup> 4, maison Louis XIII ; n<sup>o</sup> 5, maison Louis XIII.

Rue des Belles-Filles, n<sup>o</sup> 10, jolie maison briques et pierres en bossages, Louis XIII.

Rue de Paris n<sup>o</sup> 41, petite façade en pierre, fin du xvi<sup>e</sup> siècle ; n<sup>o</sup> 67, belle habitation briques et pierres, xvii<sup>e</sup> siècle.

Rue d'Eglény, hôtel du Grand-Cerf,

habitation importante datant du xv<sup>e</sup> siècle, d'un aspect féodal et pittoresque.

**PRÈS DE L'ÉGLISE DE SAINT-GERMAY,** rue Cochois n<sup>o</sup> 17, maison du xv<sup>e</sup> siècle, en pierre. — Rue de l'Yonne n<sup>o</sup> 10, maison en bois, fin du xv<sup>e</sup> siècle. — Rue du Champ n<sup>o</sup> 16 (7), grande habitation Louis XIII. — Rue du Collège n<sup>o</sup> 2, habitation remarquable datée de 1673.

**PRÈS DE LA CATHÉDRALE,** nous signalons la rue Joubert, l'une des plus vieilles rues d'Auxerre et aussi la plus intéressante pour les étrangers, nommée autrefois rue de Paris parce que c'était par cette rue, étroite et montueuse, que passait le « grand chemin de Paris à Lyon » jusqu'en 1775, époque où la route fut établie en dehors de la ville, le long des fossés d'enceinte et de la rivière.

Le carrefour formé par la rencontre des rues Joubert, de la Fécauderie et des Lombards offrait il y a quelques années l'un des plus curieux exemples de l'art de bâtir au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle. Nous citons particulièrement les maisons portant les n<sup>os</sup> 5, 6 et 8, construites en bois et soutenues chacune par un pilier d'angle (cornier) enrichi de sculptures et de moulures finement profilées. Ces piliers corniers qui firent durant le xv<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècles l'ornement principal des maisons formant « coin de rue » étaient habituellement décorés avec goût et ornés de sujets sculptés, représentant, soit les saints patrons du possesseur, soit l'image de la Vierge et de l'Enfant-Jésus ; soit enfin les attributs ou emblèmes de la profession du maître de la maison. Lorsque l'image d'un saint et surtout celle de la Vierge était représentée, on plaçait invariablement au-dessus et en avant de la niche sculptée renfermant l'image vénérée, une petite lanterne ou lampe soigneusement entretenue et allumée aux frais de tous les habitants immédiats du quartier, ainsi qu'on le voit toujours en usage dans plusieurs de nos villes du midi



et surtout en Italie et en Espagne. On peut à Auxerre reconnaître encore dans le curieux carrefour de la rue Joubert les traces de l'emploi du « luminaire » avant l'introduction des réverbères à Auxerre (laquelle date de 1788) et au nombre de « deux » l'un placé devant la maison du maire, l'autre devant l'Hôtel-de-ville. Plus tard les habitants se cotisèrent, dit M. Chardon, pour en établir d'autres. (1).

Près de ce même carrefour, les maisons portant les n<sup>os</sup> 9 et 10, s'appuyent sur la haute muraille gallo-romaine formant l'enceinte de la cité d'Auxerre. Ce grand mur, bien reconnaissable et tout-à-fait à découvrir sur la droite en remontant la rue, n'est pas resté tel que le moyen-âge l'avait laissé. Il y a 25 ans, croyons-nous, on élargit la « trouée » faite dans le mur antique après l'achèvement des fortifications construites en 1165. C'est récemment également que fut enclavé dans ce même fragment de mur gallo-romain un chapiteau rongé maintenant et à peine visible.

Nous pensons avoir suffisamment appelé l'attention des visiteurs sur les coins de rue de l'ancienne rue de Paris, qui fut, il n'en faut pas douter pendant plusieurs siècles, malgré la raideur de la chaussée, la rue la plus riche et la plus fréquentée d'Auxerre.

Rue Soufflot, n<sup>o</sup> 6, jolie maison Louis XIII.

D'autres maisons intéressantes restent encore à visiter ; elles datent, ainsi que le plus grand nombre de celles que nous avons vues, du règne de Louis XIII. Nous laissons aux visiteurs qui voudront « s'égarer » dans le dédale des vieilles rues d'Auxerre le plaisir de les chercher et de les trouver.

(1) Nous sommes personnellement témoin que la ville de Sancerre, chef-lieu d'arrondissement du Cher, n'avait pas encore de réverbères publics au mois de novembre 1857 ; nous ignorons si, depuis cette époque, elle est éclairée.

**MUSÉE ET BIBLIOTHÈQUE.** Situés place de Notre-Dame-la-d'Hors, près de la rue de Paris.

« Le musée et la bibliothèque renferment des richesses de premier ordre, dit M. Ed. Challe, La bibliothèque qui n'a pas moins de 33,000 volumes, possède en grand nombre des manuscrits fort précieux, principalement pour l'histoire locale et en livres imprimés de remarquables ouvrages et des éditions rares. Les œuvres d'art, les antiquités, les collections diverses du musée offrent aussi un très-grand intérêt. »

C'est au savant père Laire que l'on doit la réunion et la conservation de ces précieux dépôts. Par ses soins, un nombre considérable de livres, de manuscrits et de documents avaient été réunis ; il avait aussi rassemblé tous les objets d'antiquité qui pouvaient offrir quelque intérêt.

Ces riches collections, après avoir été transportées de l'abbaye de Saint-Germain dans les greniers et la chapelle du collège, furent, en 1822, transférés dans une partie des bâtiments de Notre-Dame-la-d'Hors, ancienne église paroissiale démolie après la révolution et dont l'emplacement, planté d'arbres aujourd'hui, forme place publique en avant de l'entrée du musée, construction datant de 1668.

Nous allons indiquer seulement quelques-uns des objets qui peuvent le plus intéresser les visiteurs pressés. Un long corridor établi au rez-de-chaussée renferme, quant à présent, le plus grand nombre des pierres sculptées qui ont été recueillies à différentes époques et provenant des monuments de la ville, ou des environs, qui ont été démolis.

Autant que possible on a classé séparément les sculptures d'origines différentes, mais le peu d'espace n'a pas permis de les placer d'une manière également favorable ; un certain nombre d'entre elles sont posées provisoirement les unes sur les autres. Mais heureusement, mieux traitées

que beaucoup d'autres collections analogues, elles sont au moins, à Auxerre, à l'abri des « injures » des enfants et intempéries des saisons.

Voici l'indication sommaire de quelques morceaux remarquables, et leur numéro d'ordre.

**SCULPTURES GALLO-ROMAINES.** — n° 4, buste — 5, ornements — 6, inscription importante comme indication d'itinéraire — 10, inscription — 14, inscription — 16, beau chapiteau — 18, inscription importante — 17, statuo assise — 19, statue équestre — 20, statuette — 24, tête casquée (Minerve?) — 31, corniche. Recommandons aussi l'un des beaux morceaux du musée, non classé encore, et portant le nom de IVCYNDEIVLIANI FILIE. Enfin une nombreuse série de meules, chapiteaux, vases, lampes, tuiles, statuette, tuyaux, amphores, poteries diverses et petits autels votifs.

**SCULPTURES DU MOYEN-AGE ET DE LA RENAISSANCE.** Les objets datant des diverses époques du moyen-âge sont nombreux et fort divers comme sujets et mérite artistique. Citons un immense bas-relief, placé à droite en entrant, représentant, dit-on, la bataille de CRAVAN fameuse dans les annales auxerroises et dont nous avons parlé déjà (page 27). Ce bas-relief, divisé en deux parties, a 6 m. 60 cent. de longueur sur 1 m. 30 de hauteur; il décorait la façade d'une maison de la rue du Temple à Auxerre. Style médiocre de la fin au XVI<sup>e</sup> siècle.

Enfin un très-grand nombre de chapiteaux d'époques diverses, des inscriptions, des statuette, des bas-reliefs, etc., méritent comme beauté réelle, ou comme provenance locale, un certain intérêt de la part des visiteurs étrangers qui réclament un catalogue surtout à l'égard de ces tableaux exposés, eux aussi, faute de place plus favorable, au-dessus des pierres sculptées, dans ce même corridor.

**PAPYRUS.** Voici les numéros des tableaux les plus remarquables: plu-

sieurs d'entr'eux sont dignes d'une sérieuse attention.

N° 9, cuisinière. — 11, leçon de lecture. — 15, fruits. — 17, groupe de soldats. — 21, la Vierge et l'Enfant Jésus. — 23, Moïse. — 27, Paysage. — 29, portraits. — 30, passage de la mer Rouge. — 31, paysage historique. — 42, Massacre des innocents. — 43, Le Christ mis au tombeau (fin du XV<sup>e</sup> siècle), porte l'écusson de la famille de Perthuis. — 45, portrait du célèbre historien auxerrois, l'abbé Lebeuf. — 46, portrait de l'architecte Soufflot. — 47, portrait de Lacurne de Sainte-Pallaie. — 48, portrait de l'abbé Lairé, bibliographe, fondateur de la bibliothèque d'Auxerre.

Ces derniers tableaux ainsi que les œuvres de sculptures que nous allons nommer sont placés dans les différentes salles de la bibliothèque au premier étage.

Buste en bronze de M. le baron Chaillou des Barres, homme éminent et l'un des fondateurs de la Société des sciences de l'Yonne.

Statue de Saint-Jérôme (plâtre), par E.-N. Faillot (d'Auxerre).

Buste en marbre, copie de l'Apollon du Belvédère.

Plusieurs autres bustes en plâtre. Signalons aussi un plan d'Auxerre, dessin à la plume daté de 1750; il est fort intéressant parce qu'il donne l'indication précise de la place et des dimensions d'un grand nombre d'édifices religieux qui, depuis longtemps, ont été complètement démolis. Nous avons consulté avec profit ce curieux dessin pour l'exécution du Plan de la ville d'Auxerre que nous avons joint à la vue générale ou panorama dont notre notice n'est que la description.

Plusieurs salles restent encore à visiter. Elles renferment de riches et intéressantes collections locales relatives à la zoologie, la géologie, la paléontologie, la minéralogie; d'autres collections, non moins belles, concernant la numismatique, la céramique, la graphologie, les bronzes et

objets d'art antiques; les armes, les bijoux, les émaux, les faïences, les meubles du moyen-âge et de la renaissance, soigneusement rangés et classés dans de vastes vitrines, ou hors de la portée de main maladroites témoignent des soins infatigables et du zèle éclairé des membres de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, fondée au mois de janvier 1847 et qui, depuis cette époque, a publié des travaux nombreux et très-importants relatifs exclusivement à l'histoire locale sous les rapports historiques, archéologiques et scientifiques.

L'accroissement continu et rapide des curieuses collections qui composent le musée d'Auxerre a empêché, jusqu'ici, de publier un catalogue général auquel il faudrait sans cesse ajouter un supplément. Espérons pourtant que cette abondance de richesses ne sera pas toujours un obstacle.

Le Jardin botanique contigu au bâtiment du musée fut fondé en 1822; il est consacré à la culture de toutes plantes qui constituent la Flore du département de l'Yonne.

On a placé vers le milieu de ce jardin une grande statue en bronze élevée à la mémoire de Jean-Joseph Fourier, savant académicien né à Auxerre en 1778. Cette statue, érigée en 1849, est de E.-N. Faillot, artiste auxerrois, mort en 1849.

**PALAIS DE JUSTICE.** Bâti, ainsi que l'indique notre PLAN, dans l'un des angles de la cité gallo-romaine et sur la partie la plus élevée du sol de celle-ci, comme notre panorama peut le faire reconnaître, l'ancien CHATEAU DES COMTES formait une véritable forteresse dont les murailles dominaient, au sud, une pente escarpée. Ce fut là que résidèrent quelquefois en personne les premiers comtes d'Auxerre et les anciens ducs de Bourgogne, du VIII<sup>e</sup> aux X<sup>e</sup> siècles. Puis, les premiers comtes héréditaires de Nevers et d'Auxerre, de l'illustre

maison de Courtenay, puis de celle de Chalon, jusqu'en 1370, époque où, comblé des faveurs de la cour, Jean de Chalon, IV<sup>e</sup> du nom, vendit le comté d'Auxerre au roi Charles V.

Vers l'an 1477, l'ancien château des comtes fut concédé à la ville d'Auxerre, par le roi Louis XI, pour lui servir de palais de justice et de prison. En 1617, il tombait en ruines et on le reconstruisit aux frais de toutes les paroisses du ressort du bailliage. C'est le vaste bâtiment, en briques et pierres, dont on voit, dans notre Panorama, le grand corps de logis et la haute toiture. Cet édifice, ajoutent MM. Challe et Quantin, qui a été défiguré depuis longtemps, par des additions qu'on y a faites n'était pas sans caractère comme on peut en juger encore par la partie qui règne sur la cour d'entrée de la prison, la seule qui soit restée intacte.

Deux rues aboutissent aux deux seules entrées publiques d'une longue cour irrégulière précédant l'entrée peu monumentale du Palais de Justice, et aussi celle des prisons. Une haute et longue muraille ferme la cour du côté du couchant et va se réunir à une tour ronde fort élevée, dite Tour de l'Horloge. Cette grande muraille nue, irrégulière et maintenant sans caractère de construction, est un reste bien dénaturé de l'enceinte gallo-romaine de la cité d'Auxerre.

Au moyen-âge, c'est-à-dire dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, l'antique muraille gallo-romaine n'étant plus d'aucune utilité, on la démolit dans tous les endroits où elle pouvait gêner la circulation. C'est ainsi que le mur antique fut détruit pour l'élargissement de la rue qui aboutissait à la porte du château des comtes d'Auxerre dont la muraille d'enceinte se reliait, à l'est et au sud, aux murs antiques qui la complétaient. Toutefois on continua de donner le nom de porte à une vaste brèche ou trouée, de même qu'aujourd'hui encore on donne à l'espace vague de l'extré-

mité de la rue d'Egleny le nom de porte.

La porte ou entrée du château des comtes subsiste toujours, c'est la belle et forte arcade en plein cintre que l'on voit à côté de la tour de l'Horloge, dans un renforcement, à gauche en venant de la place de la Mairie. Cette sombre voûte en plein cintre date du XII<sup>e</sup> siècle, croyons nous, et serait l'un des restes les plus anciens du château construit par les comtes d'Auxerre. Malheureusement cette vieille arcade, antérieure à l'invention des ponts-levis, est enfouie sous une construction parasite qui la cache et lui enlève son caractère féodal. Contiguë à la muraille antique et protégée par l'une des tours de la cité gallo-romaine, l'entrée du château des comtes n'avait besoin d'aucun ouvrage avancé ; on peut croire même que les abords en furent élargis lorsque la grande muraille d'enceinte de la ville fut construite. Nous pensons que ce fut à cette même époque (1165) qu'on démolit, ainsi que nous l'avons dit déjà, le mur antique, ou, au moins, que l'on détruisit les fossés qui défendaient les abords de la porte de la cité.

Plus près de nous encore, vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, il ne devait rien rester de cette même porte. Aussi, lorsqu'en 1425, les habitants d'Auxerre voulurent établir leur beffroi et leur horloge au centre de la ville et sur l'une des tours du « château » (dit un document historique), furent-ils forcés, pour placer le corps de l'horloge, de construire une grande arcade en travers de la rue et de l'appuyer à droite sur la muraille antique et à gauche sur la « Tour » également antique, connue désormais sous le nom de « Tour du château. »

Cette arcade ogivale, qui date de l'an 1457 environ, n'a jamais été une porte dans l'acception du mot, c'est-à-dire qu'elle ne fut jamais munie de herse, de grille ou autre moyen de fermeture ; c'est une sim-

ple arcade ou ouverture ménagée pour la libre circulation et destinée à soutenir l'horloge et ses divers cadrans.

**PÉNITENCIER** OU PRISON CELLULAIRE DU DÉPARTEMENT DE L'YONNE. C'est un vaste bâtiment dont notre Panorama ne laisse entrevoir que la partie centrale, en forme de dôme, au-delà des nombreuses toitures de l'Asile des aliénés. Le plan général de la ville fera reconnaître la disposition triangulaire des ailes et aussi des cours ou préaux à l'usage des « habitants » de cette demeure dont les hautes murailles blanches, d'une froide et monotone régularité, offrent cependant le mérite réel de réunir les conditions les plus favorables, comme aménagements, distributions et facilités de surveillance.

Le Pénitencier est bâti exactement dans l'axe de la grande entrée de l'Asile des aliénés dont il ne semble former qu'une dépendance. En voyant la triste et haute muraille d'enceinte du Pénitencier, on est amené à désirer que cet autre Asile soit accompagné ou entouré de grands massifs de verdure. Quelques groupes d'arbustes et d'arbres verts donneraient aux abords de l'édifice un peu de gaieté et d'ombre sans porter « ombrage » à personne, même aux gardiens.

Nous voudrions également que la grande-route de Paris ressemblât davantage encore à une calme et silencieuse allée de jardin ou de grand parc, au moyen de la plantation d'une double allée bordée d'arbres.

**PONT.** Un coup-d'œil jeté sur nos dessins fera reconnaître la situation à l'une des extrémités de la ville de ce vieil édifice, l'un des plus anciens de la vallée de l'Yonne. Selon toutes les probabilités, le pont actuel fut bâti sur l'emplacement d'un autre pont construit par les Romains pour le passage de la grande voie allant de Lyon à Boulogne-sur-mer ; nous avons indiqué dans le Plan d'Auxerre

le tracé possible ou probable de la chaussée traversant les prairies et les jardins qui aujourd'hui occupent les anciens clos de l'abbaye de Saint-Julien et de la vieille église de Saint-Martin qui a donné son nom à un vaste faubourg, non pas remarquable par le nombre de sa population, mais par l'étendue, la fertilité et la beauté des jardins qui, en grande partie formés des terres d'alluvion, se sont successivement, depuis dix-huit siècles seulement, c'est-à-dire depuis l'époque de l'occupation romaine, surélevés ou surhaussés de deux mètres en moyenne. A une profondeur plus considérable on a retrouvé récemment le niveau de l'ancien sol.

Lorsqu'en 1165 Guillaume IV, comte d'Auxerre, fit construire la muraille d'enceinte actuelle, dont le large développement enclava le pont des Romains, celui-ci fut fortifié, et peut-être même en partie reconstruit, lorsqu'en 1192 Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, compléta, le long de la rivière, la muraille d'enceinte qui précédemment se terminait aux deux tourelles de Villeneuve et de l'Éperon ou de Bouras, indiquées sur notre plan, ainsi que la muraille, par une ligne ponctuée.

Le pont d'Auxerre fut protégé par des tours et des ponts-levis; de vieilles gravures reproduisent d'une manière à peu près exacte ces curieuses fortifications qui ont successivement été démolies durant le siècle dernier seulement. C'est en 1775 que la porte fortifiée du pont fut détruite pour le passage de la nouvelle route ou grand quai sur l'emplacement des murs élevés en 1192.

L'Annuaire de l'Yonne de 1858 a publié, à propos des travaux de restaurations, alors en cours d'exécution, du vieux pont d'Auxerre, un article intéressant de M. Desmaisons. A la même époque, M. Lepère publiait également une curieuse notice historique sur le même édifice, dont, bien souvent, il est fait mention dans les annales auxerroises.

Donnons seulement ici quelques chiffres : l'ancien pont avait douze arches et 113 mètres de longueur. Les deux arches nouvelles construites en 1836 pour le passage du canal occupent l'emplacement de trois arches anciennes. Le canal et la grande écluse furent terminés, croyons-nous, vers 1835. La promenade bordée d'une double rangée d'ormes fut plantée en 1818; le terre-plein ou sol de l'allée date de 1777. Le quai de la Tournelle remonte à 1784; les quais Bourbon et Condé furent commencés en 1775.

Le canal dont nous voyons l'embouchure à 250 mètres de distance, en avant du pont, réunit les eaux de l'Yonne à celles de la Loire après un parcours de 177 kilomètres; il fut terminé aux abords d'Auxerre en 1834. Il porte le nom de canal du Nivernais.

Le 11 août 1858, on inaugura le chemin de fer d'embranchement de Laroche à Auxerre; nouvelle voie qui, un jour, reliera, elle aussi, la vallée de l'Yonne à celle de la Loire.

**PRÉFECTURE (HOTEL DE LA).** Cet édifice occupe l'ancienne résidence des évêques d'Auxerre. Le vieux palais épiscopal offre encore, malgré de nombreux remaniements, un très-grand intérêt sous le rapport architectural ou archéologique. Nous engageons nos lecteurs à le visiter après avoir obtenu préalablement la permission d'entrer dans le jardin particulier de la préfecture. Le concierge doit accompagner les visiteurs.

L'entrée principale est établie sur l'un des côtés de la petite place du Département, à « l'ombre » du grand portail du nord de la cathédrale.

Une grande porte moderne et sans caractère remplace l'ancienne entrée de l'évêché située dans une rue étroite et montueuse, nommée aujourd'hui rue Cochois, commençant vers l'angle de la place et longeant un corps de logis bâti en 1551 par l'évêque François de Dinteville, II<sup>e</sup> du nom. La façade est décorée de pilastres élégants d'ordres

corinthien et composite finement profilés. Le Panorama laisse entrevoir la haute toiture en ardoises qui recouvre le pavillon central.

Après avoir suivi l'allée en pente douce établie dans l'avant-cour et jardin de la préfecture, on remarque devant soi une longue façade divisée en trois parties bien distinctes. Sur la gauche, un large corps de logis renfermant les appartements du préfet fut construit, en 1824, sur le terrain occupé par un assez laid bâtiment, lui-même construit en 1635 sur l'emplacement d'une charmante chapelle démolie en 1633 qui avait été édifiée vers l'an 1258 par Guy de Mello, évêque d'Auxerre, prélat éminent, auquel on doit la construction du grand corps de logis central, qui, dit l'abbé Lebeuf, « ressemble à une église. »

En effet, le vaste pignon dans lequel s'ouvre de jolies fenêtres ogivales, fut élevé par l'évêque d'Auxerre au-dessus d'un grand cellier construit durant l'épiscopat de Hugues de Noyers qui siégeait de 1183 à 1206. Ces belles voûtes subsistent toujours; elles sont soutenues par une colonne centrale, près de laquelle un escalier conduit à des caveaux, ou souterrains, d'un aspect lugubre. Le grand pignon fut édifié vers l'an 1257 témoigne de la beauté et de la solidité des édifices dont nous pourrions, du côté du jardin, c'est-à-dire sur la façade tournée vers l'orient, reconnaître presque dans toute sa conservation l'élégance et la grandeur.

Mais avant de nous rendre à ce jardin, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la partie à notre droite de la façade générale. Ce côté des bâtiments date seulement de 1836 et témoigne dans son imitation des édifices de la fin du xv<sup>e</sup> siècle de sérieuses et consciencieuses études. Une inscription gravée sur cuivre et fixée dans la jolie porte en chêne sculpté, datant du xv<sup>e</sup> siècle, donne l'histoire de la construction.

Ainsi que nous l'avons dit, la façade sur le jardin réservé offre un vif inté-

rêt. Mais bientôt toute l'attention des visiteurs est attirée et captivée à la vue d'une longue et riche suite d'arcades formant galerie et couronnant une haute et solide muraille. Cette galerie, nommée Galerie des bureaux, est formée de dix-huit arcades en plein cintre soutenues par vingt-huit petites colonnes posées alternativement seule et deux à deux, et décorées de riches chapiteaux soutenant de larges tailloirs finement profilés, sur lesquels posent les archivôtes des arcades qui ont elles-mêmes pour couronnement une belle corniche surmontée, depuis 1847 environ, d'une petite galerie ou balustrade en pierre se reliant à un vaste bâtiment datant de la même époque et rappelant le style architectural civil du xiii<sup>e</sup> siècle.

La galerie des bureaux, longue de 22 mètres environ, est l'un des plus rares et des plus beaux morceaux de l'architecture romane appartenant aux édifices civils du xi<sup>e</sup> siècle. Elle fut construite pour servir de promenoir, au palais épiscopal, par l'évêque d'Auxerre Hugues de Montaigu, qui siégea de 1115 à 1156. Le prélat pouvait de cette galerie, élevée de plus de 20 mètres au-dessus de l'Yonne, voir tout le cours de la rivière, aux abords même de son palais, dans la riche vallée qui avoisine Auxerre. On croit que c'est sur les murs gallo-romains de l'antique cité que le palais épiscopal fut édifié ou reconstruit par Hugues de Montaigu qui fit construire aussi, en avant de son palais, du côté de la rivière, une forte muraille et des tours crénelées. Cette muraille n'existe plus; elle fut démolie et reconstruite telle que nous la voyons maintenant, vers 1636, par Dominique Séguier, évêque d'Auxerre, pour soutenir les terrasses du jardin, d'où nous pouvons étudier facilement tout l'ensemble des différents bâtiments qui composent aujourd'hui la préfecture et que domine le grand pignon central à belles fenêtres ogivales, construit, ainsi que nous l'avons dit, par Guy de Mello, qui occupa

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

- Ancien palais épiscopal d'Auxerre, par M. Lechat. Annuaire de l'Yonne 1847.
- Abbaye de Saint-Germain, par M. Leclerc. Ann. de l'Yonne 1841.
- Abbaye de Saint-Julien d'Auxerre, par M. Salomon. Ann. de l'Yonne 1849.
- Abbaye de Saint-Pierre d'Auxerre, par M. Leclerc de Fourolles. Ann. de l'Yonne 1842.
- Affranchissement de la ville d'Auxerre, par M. A. Gallot. Ann. de l'Yonne 1846.
- Affranchissement de la ville d'Auxerre, par M. Leclerc. Ann. de l'Yonne 1838.
- Asile des aliénés d'Auxerre, par M. Girard de Cailleux. Ann. 1846-47-48.
- Auxerre ville municipale des Gaules, par M. Dér. Bull. de l'Yonne 1857.
- Bibliothèque historique de l'Yonne, ou collection pour servir à l'histoire des différentes contrées formant le département, recueillie et mise en ordre par M. l'abbé Duru, publiée par la Société des Sciences de l'Yonne.
- Cathédrale d'Auxerre, par M. Challe. Ann. de l'Yonne 1838.
- Catastre général de l'Yonne, recueil de documents authentiques pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui ce département, publié par la Société des Sciences, sous la direction de M. Quantin, archiviste.
- Les Chevaliers de l'Arquebuse, par M. Lechat. Ann. de l'Yonne 1840.
- Le Collège d'Auxerre. par M. Challe. Ann. de l'Yonne, 1845.
- Le Corps municipal et le Bailliage d'Auxerre, par M. Challe. Ann. de l'Yonne, 1839.
- Le Couvent des Capucines d'Auxerre, par M. Lechat. Ann. de l'Yonne, 1842.
- Description de la cathédrale d'Auxerre, par M. Quantin. Ann. de l'Yonne, 1845-47-48.
- Description des verrières peintes de la cathédrale. par M. F. de Lastérye. Ann. de l'Yonne, 1841.
- Description des saintes grottes de l'ancienne abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. 1 vol. in-12, 1846.
- Description d'Auxerre, par M. Lechat. Almanach de l'Yonne. 1856.
- Documents statistiques sur le comté d'Auxerre, par M. Challe. Ann. de l'Yonne de 1853.
- Des établissements de charité dans Auxerre, par M. Leclerc. Ann. de l'Yonne 1849.
- Etat de la paroisse de Saint-Père-en-Vallée d'Auxerre, par M. Quantin. Bull. de l'Yonne, 1854.
- Histoire de la prise d'Auxerre par les Huguenots et de la délivrance de la même ville, par l'abbé Lebeuf. 1 vol. in-8°. 1721.
- Histoire de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, par M. Henry, 1 vol. in-8° 1853.
- Histoire de la ville d'Auxerre, par M. Chardon. 2 vol. in-8°, 1834.
- Horloge d'Auxerre, par M. Lechat. Ann. de l'Yonne, 1841.
- Inventaire des archives historiques de l'Yonne, par M. Quantin. Ann. de l'Yonne, 1845-46-47.
- Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre et de son ancien diocèse, par l'abbé Lebeuf, édition continuée jusqu'à nos jours, avec addition de nouvelles preuves et annotations, par MM. Challe et Quantin, 4 vol. grand in-8°.
- Monuments divers d'Auxerre, par M. Lechat. Ann. de l'Yonne de 1847.
- Notice sur l'église Saint-Eusèbe d'Auxerre, par M. Lavollée, Ann. de l'Yonne, 1839.
- Notice historique sur le pont d'Auxerre, par M. Desmaisons. Ann. de l'Yonne 1858.
- Notice historique sur le département de l'Yonne, par M. Chardon. Ann. de l'Yonne de 1837.
- Le Pont d'Auxerre, par M. Lepère. Alm. de l'Yonne, 1858.
- Prise de possession du comté d'Auxerre, par M. de Bastard. Ann. de l'Yonne, 1846.
- Recherches historiques et statistiques sur Auxerre, ses monuments et ses environs. 2 vol. in-12, par M. Leblanc, 1830.
- Saint-Eusèbe d'Auxerre, par M. Quantin. Ann. de l'Yonne, 1845.
- Tour de Saint-Eusèbe d'Auxerre, par M. Vachey. Ann. de l'Yonne, 1849.
- Tour de Saint-Germain d'Auxerre, par M. Vachey. Ann. de l'Yonne, 1850.